This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

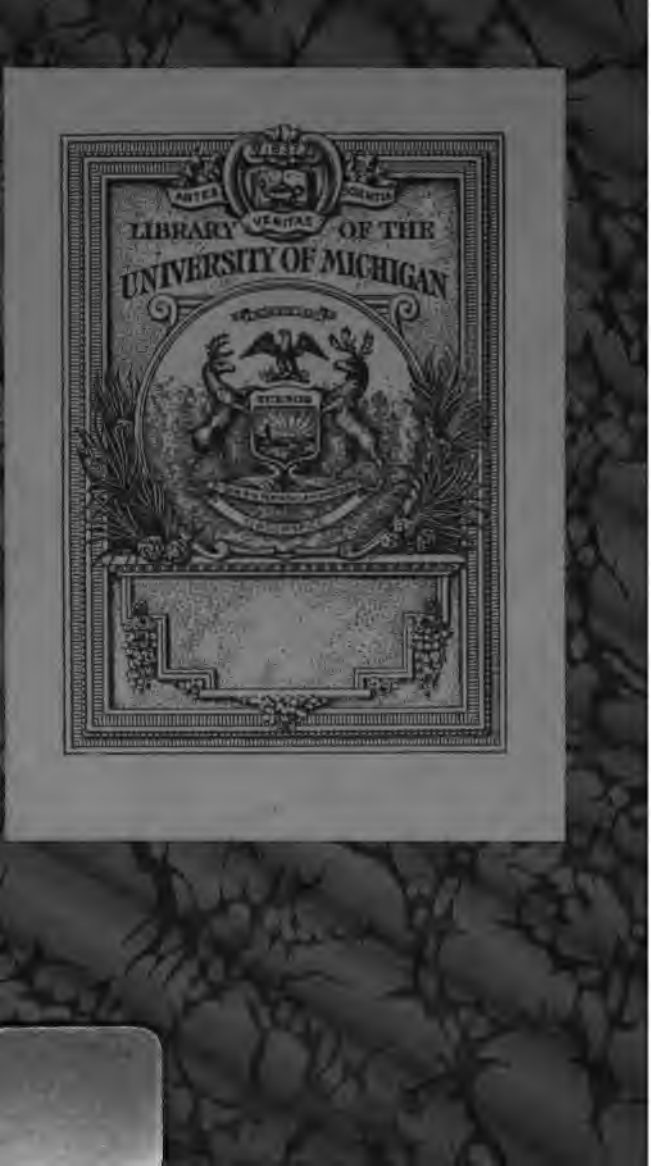
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

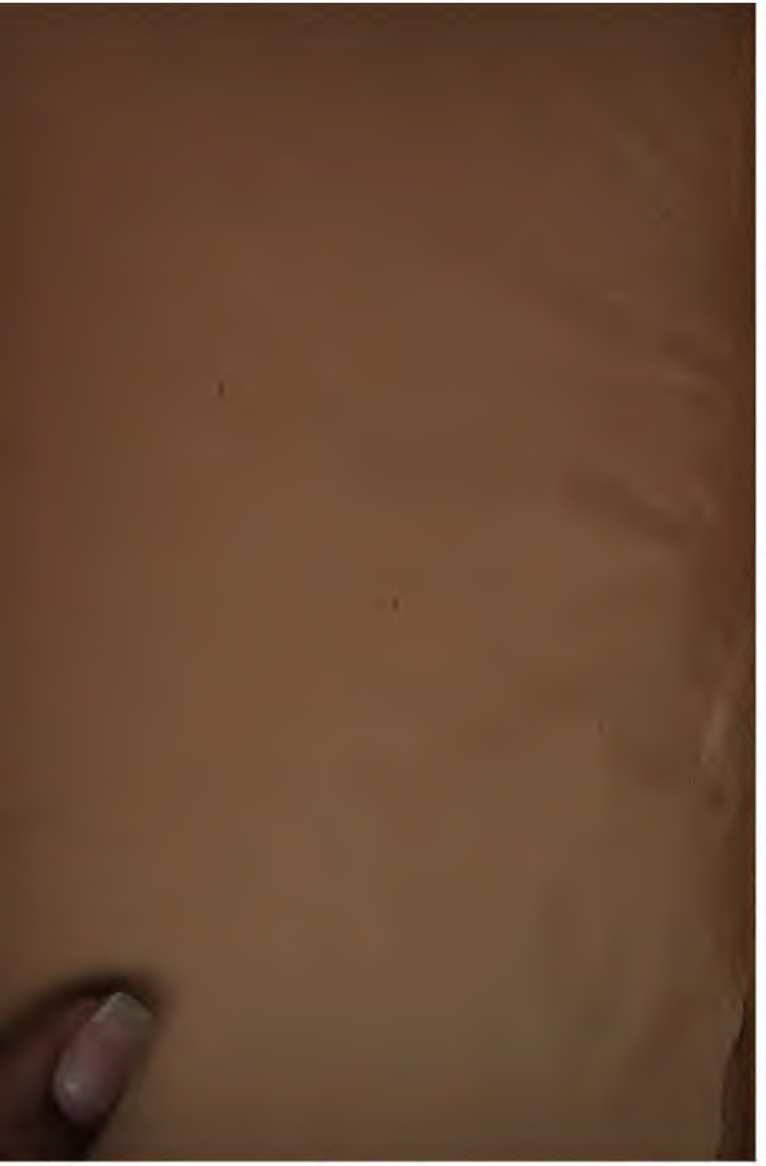
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

8 "18
B73



LES ŒUVRES INÉDITES

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

Marie-Louise

OU LES

Deux Sœurs

ROMAN

PARIS
J. FERENCZI, ÉDITEUR
9, RUE ANTOINE-CHANTIN (XIVe)
1920

Copyright J. Ferenczi, 1920.

A CHARLES COTTET

en souvenir de nos promenades en Savoie.

Son ami dévoué.

H. B.

Marie-Louise

OU LES

Deux So[illegible]

I

LE MALENCONTREUX MARCHAND DE VEAUX

— Un lit ! Un lit !

C'était mon cri de guerre en dégringolant sur l'Italie par le col de la Seigne. Je ne sais pas quelles délices imaginaient les barbares ou les armées de Bonaparte en descendant ces raides pentes des Alpes. Moi, je savais très bien ce que me représentait Courmayeur, et l'image que je m'en faisais me donnait des ailes.

Ceux qui couchent tous les soirs dans un lit, dans leur lit, ignorent l'importance, la douceur, la suaveté de ce meuble que l'art d'un seul homme, quelque génial qu'on le suppose, n'aurait jamais pu créer. Son inventeur demeure anonyme, comme l'architecte des cathédrales. Anonyme et collectif : il a fallu des siècles de civilisation pour le composer tel que nous en jouissons sans même y prendre garde la plupart du temps. D'une plate-forme de bois inclinée, d'un chassis garni de sangles, par des transformations successives et imperceptibles, l'ingéniosité de nos prédécesseurs parvint à tirer, comme une statue d'un bloc de marbre informe, le monument incomparable dont notre accoutumance ne démêle même plus tous les éléments : un sommier dont les ressorts intérieurs s'inclinent avec grâce quand l'hôte prend sa place, un matelas dont le crin procure une mollesse moelleuse, mais sans la fadeur de la plume, des draps dont la fraîcheur et la blancheur sont comme un bain dans une eau limpide et bien exposée au soleil ; les couvertures apportent la bonne chaleur qu'un édredon complète sans aggraver leur poids, et je ne dis rien du traversin ni des oreillers qui, en surélevant la tête, détournent d'elle le cours du

sang qui s'apaise et la débarrasse ainsi des inquiétudes et des convoitises afin qu'elle renaisse avec chaque jour à une pensée nouvelle.

— Un lit ! Un lit !

Il faut avoir dormi ou essayé de dormir, les jambes repliées, dérobées sous soi, et le chef ballotté dans un wagon de seconde classe où quelque famille nombreuse, munie de coupons de voyage à prix réduit, s'est entassée (comme si, entre parenthèses, les compagnies de chemins de fer français, pour leurs trains nocturnes, ne pouvaient superposer des couchettes ainsi que cela se fait dans nombre de pays étrangers, sans suppléments exorbitants !), ou bien avoir été de garde, pendant son service militaire, de garde sur la planche avec les punaises, — ou encore avoir veillé quelque malade et entendu les quarts d'heure tomber un à un, avec quelle majesté ! de quelque vieux cadran qui, non content de les sonner les répète chaque fois du fond d'un corridor, — pour apprécier réellement le bref appel de sirène, l'émouvante invitation que contient cette syllabe unique dont la voyelle est enfoncée entre deux hautes consonnes, pour bien marquer le creux que fait le corps. Il faut surtout avoir passé plusieurs nuits à la belle étoile — la première a tout l'attrait

de l'imprévu et se pare de quelque poésie, mais la seconde, et la troisième ! — Il faut s'être contenté des granges, des remises ou de la terre qu'une herbe insuffisante recouvre, au cours de quelque expédition en montagne, non pas dans les montagnes préparées et truquées de la Suisse, mais dans celles de la Savoie, ou du Dauphiné, ou de la haute Italie que l'industrie des hôteliers n'a pas encore aménagées. En vérité, les paresseux sont les seules gens qui n'attachent pas d'importance à leur lit, toute cette armée de bourgeois réguliers et mous qui suppriment de leur vie physique la fantaisie et l'effort, et s'étendent aux mêmes heures quotidiennement.

Je chevauchais — à pied — les Alpes depuis plusieurs jours sur la frontière de la Maurienne et de la Tarentaise. Après avoir exploré les glaciers de la Vanoise, j'avais franchi le col du Palet pour tomber sur le Val d'Isère, et suivi le fleuve jusqu'à Bourg-Saint-Maurice. Avant de descendre sur la vallée d'Aoste que je désirais visiter, j'avais fait un crochet sur les Chapieux, petit village proche la frontière et pourvu d'un baraquement occupé par une garnison de chasseurs alpins. Précisément, cette garnison était commandée par un lieutenant de mes amis

que je pensais surprendre. En arrivant, j'appris que la garnison avait été appelée à effectuer des manœuvres alpines et qu'il ne restait plus qu'un sergent et quelques hommes. Or, je ne m'étais pas déshabillé de plusieurs jours, me contentant, le soir, de la paille qui pique ou du foin qui échauffe,et j'avais compté sur mon officier pour me loger enfin confortablement. Une couchette de soldat m'eût parfaitement suffi. Je me repliai en maugréant sur le village, à la recherche d'une auberge. J'en découvris une qui portait cette enseigne engageante pendue à un crochet de fer : *Au val des glaciers*.

— Avez-vous une chambre, madame, une chambre avec un bon lit ?

— Ah ! vous tombez à pic. C'est la foire à Baufort, et il n'en reste qu'une.

Beaufort est une bourgade assez éloignée, séparée des Chapieux par le col de Roselande qui est interminable et forme un haut plateau de pâturages.

— Quelle foire ? demandai-je pour avoir l'air de m'intéresser.

— La foire aux bestiaux, donc, me fut-il répondu brutalement, comme si l'on ne pouvait ignorer ces solennités auxquelles chacun, en campagne, est convié malgré la distance.

Mon hôtesse me conduisit voir ma chambre. Je n'y regardai que le lit dont les proportions et la propreté me ravirent.

— C'est un lit à deux places, me fit-elle remarquer.

J'approuvai, calculant que je m'y étendrais plus à l'aise. Et, sûr de mon repos, j'allai dans la salle de débit me restaurer avec quelque nourriture. Je mangeai fort bien. En prévision de la foire, l'auberge avait accumulé les provisions. Après la soupe de légumes, on me servit une omelette au lard et un rôti de bœuf accompagné de jeunes carottes, qui, avec la perspective d'un bon lit, achevèrent de me mettre en belle humeur. Aux tables voisines les rouliers et les marchands causaient avec fracas, et j'appris avec plaisir que le foin abondant favorisait la vente du bétail. On avait conclu de bonnes affaires et l'on buvait sec. Je participais à la joie générale. L'atmosphère était fumeuse, mal odorante, mais cordiale. Le lendemain, je devais franchir le col de la Seigne qui est à deux mille six cents mètres d'altitude, et passer en Italie. Pour rattraper mon sommeil en retard et me préparer à la prochaine course, je me décidai à gagner ma chambre. Auparavant, je recommandai qu'on me réveillât à quatre heures,

c'est-à-dire, en août, avant le jour. On me rit au nez.

— Oh ! monsieur. Vous serez bien réveillé. Tous les gens de la foire s'en vont. Et il en viendra peut-être encore cette nuit.

Pourvu que ces retardataires ne fissent pas du vacarme ! Je réclamai ma note afin de la régler le soir même, dans le cas où personne ne serait là pour mon départ.

— Vous l'aurez bien demain matin.

— Bon.

Je monte me coucher. Mon œil est de nouveau flatté par les agréables dimensions du lit. Je veux fermer ma porte à clé : pas de clé, pas de serrure. Rien qu'un loquet branlant. C'est si fréquent dans les auberges de montagne que je ne m'en étonne ni ne m'en inquiète. J'en serai quitte pour prendre mes précautions habituelles : cacher mon porte-monnaie sous l'oreiller où j'appuie ma tête. Quant à mes bagages, ils tiennent dans un sac tyrolien. Et puis, c'est si rare qu'on soit volé dans ces pays de confiance. Me voilà donc bientôt couché, et je m'endors d'un sommeil d'alpiniste.

Je n'avais pas du tout dormi mon saoul quand je m'éveillai, [illegible] d'une crainte imaginaire. N'avais-je pas entendu un souffle, un soupir ?

carte, à considérer ma boussole. Et d'ailleurs mon dîner de la veille n'était pas payé : je ne pouvais fuir comme un voleur. Je me promenai donc de long en large devant l'auberge, comme si je n'avais pas assez de marche à offrir à mes jambes dans la journée. Le froid du matin me pinçait désagréablement. J'allai me débarbouiller à la fontaine, pour me ragaillardir : jamais visage d'homme ne reçut plus glaciale ablution. Cette eau, venue de l'Aiguille des Glaciers, qui est toute proche, était quasi gelée : autant se frotter avec de la neige.

Heureusement, je n'attendis pas très longtemps. Une petite lumière parut à la fenêtre de la cuisine dont je heurtai l'huis qui n'était pas fermé. A la montagne, on n'est pas méfiant. Je trouvai mon hôtesse en jupon court, qui préparait le café. Afin d'en obtenir une tasse bien chaude, je m'abstins de toute scène au sujet de mon aventure nocturne. Les hôtesses de campagne, il ne faut pas les contrarier : elles vous jetteraient leurs plats à la tête. Je reprenais déjà le bagage de philosophie qui est indispensable au voyageur. Ce café bouillant me remit le sang en mouvement : je pouvais partir.

— Et ma note ?

— Eh bien : un dîner, un café et un demi-lit.

— Un demi-lit ?

— Mais oui. N'avez-vous pas trouvé le marchand de veaux ?

O mœurs simples de l'antique Savoie ! Ce n'était point par erreur qu'un compagnon s'était introduit à mon côté. Il en avait acquis le droit incontestable.

— Il est arrivé de Beaufort très tard, ajouta l'hôtesse.

Je soldai l'addition et me fis indiquer le chemin des Mottets. Je m'engageai dans une gorge étroite, dont je distinguai mal les parois. Aux Mottets, les premiers rayons du jour vinrent me rejoindre.

Ce fut une rude montée. Le col de la Seigne ne présentait, certes, pour moi aucune difficulté sérieuse, et j'en avais passé bien d'autres que le roc ou la glace défendent, tandis que l'accès de celui-ci est presque banal. Mais, quand on n'a pas dormi, on sent mieux l'effort. Le corps est bientôt en sueur, et l'esprit accepte moins volontiers la distraction du paysage. Sur le sommet, je trouvai de la neige qui achevait de fondre et qui laissait pousser, par intervalles, de braves petits myosotis. Je n'en cueillis aucun : il fallait se baisser. Un banc que le Touring-Club de France a fait poser me secourut

opportunément. Je cherchai dans mon sac mes provisions et mangeai avec avidité, au nez du douanier italien qui sortit de sa hutte et vint se poster à côté de la borne-frontière pour me considérer. Puis je passai de son côté, le gratifiai d'un cigare, et commençai de descendre sur Courmayeur.

Cette descente est incomparable. L'Allée Blanche, la bien nommée, et les pentes brillantes du mont Blanc que le soleil attaquait, et le colossal glacier de Miage qu'on n'a pas craint d'appeler la huitième merveille du monde, et le petit lac Combal où toutes ces blancheurs se reflètent, composent une solitude immaculée et saisissante. Heureusement, je devais les revoir en de meilleures dispositions, car je les jugeais sévèrement, préoccupé de trouver à Courmayeur un lit sans avoir à le partager avec un marchand de veaux.

Avec les chalets de la Visaille, on commence à rencontrer des lieux habités. En d'autres temps, je les eussent découverts avec regret, tandis que je m'en félicitai au lieu d'admirer les Grandes Jorasses et la Dent du Géant, qui se dressaient à pic en face de moi. A Notre-Dame-de-Guérison, qui est un petit oratoire où l'on va en pèlerinage, je croisai des touristes. Cour-

mayeur n'était pas loin, car ces messieurs et ces dames avaient des toilettes de villégiature et non d'excursion.

— Marie-Louise ! Marie-Louise ! appela d'une voix lente une dame déjà âgée qui s'appuyait sur un grand bâton fort inutile dont elle éprouvait de la gêne.

Mais les hôteliers des stations alpestres aiment à affubler d'instruments de combat jusqu'à leurs clients qui ne fréquentent que les grandes routes, afin de les impressionner et de leur couper l'appétit.

Bien que je fusse aussi peu enclin à regarder les jeunes filles que le magnifique décor des Alpes, je cherchai des yeux celle qui répondait à ce double nom. Je ne songeais pas à plaire : je ressemblais à un brigand, avec mon matériel de campagne, mon feutre froissé et ma peau tannée, un brigand un peu déjeté et courbaturé et qui n'était guère à craindre. C'était simple curiosité, et curiosité peu avide de satisfaction.

— Marie-Louise ! Marie-Louise !

— Me voici.

— Me voilà.

Elles étaient deux qui cueillaient des fleurs et quittèrent la prairie en même temps pour se

rendre à l'appel de leur mère. Sans doute leur apparition, sur ce fond de neige que le couchant commençait d'embraser, aurait dû me transporter d'enthousiasme. Il n'est pas d'enthousiasme pour un homme fatigué. Je me contentai de remarquer en gros qu'elles étaient diversement jolies, et j'ajoutai cette réflexion :

— Mais pourquoi sont-elles deux pour un seul nom ?

II

COURMAYEUR

Croirait-on que j'eus de la peine à me loger à Courmayeur ?

Courmayeur est un village situé à douze cents mètres d'altitude, et dont le climat, à cause de son exposition au soleil, est plus tempéré que celui de Chamonix, bien que Chamonix soit moins élevé de près de deux cents mètres. On y a la surprise, au pied des glaciers, d'une végétation bien fournie en verdure et en fleurs. C'est le point extrême de ce joli val d'Aoste dont la sauvagerie même n'est qu'une timidité de la grâce italienne. On a en face de soi les pentes brusques du mont Blanc et tout un massif cher aux alpinistes, les Grandes Jorasses,

la Dent du Géant, sans compter les Demoiselles anglaises, rigides et pointues, qui opposent une défense acharnée à toutes les agaceries qu'on leur adresse. C'est **donc un centre d'excursions,** mais c'est en même temps une petite station balnéaire. Quatre sources d'eau minérale, Vittoria, Marguerite, le Saxe et Jeanne-Baptiste, servent de prétexte à cette villégiature, dont les Italiens font volontiers leur séjour d'été. Pré-Saint-Didier, un peu plus bas, au débouché du Petit Saint-Bernard, compte aussi une clientèle, et l'on voisine, et l'on potine, et l'on flirte, et même l'on regarde parfois l'écrasant décor qui dépasse par trop des mentalités mondaines, de sorte que l'on se croit tenu à un peu de déclamation.

Les voyageurs à bandes molletières et à sac tyrolien ne sont pas les plus mal reçus dans ces hôtels de montagne. Leur mise ne plaide pas contre eux. Il s'agit, au contraire, de leur saisir avec gentillesse l'argent qu'ils réservent plus volontiers aux guides. A l'air subitement et ingénument navré des gérants, je me reconnus, malgré la proximité de la frontière, dans le pays de Fregoli le transformiste.

— Nous avons refusé cent personnes depuis le commencement de la semaine.

— Nous avons donné jusqu'à nos chambres. Nous couchons sur un billard.

Diable ! cela se gâtait. Devrais-je regretter mon marchand de veaux ? Enfin, à l'hôtel Victor-Emmanuel, qui est le plus important, on me dénicha sous les toits une chambrette mansardée, où je grimpai sans retard.

— La table d'hôte est à sept heures.

— Bien.

J'avais le temps de prendre une douche, de changer de linge, de me brosser. Et d'ailleurs, que m'importait l'opinion de mes semblables ? J'allai manger, boire et dormir : j'étais parfaitement heureux.

Les tables d'hôtes à Courmayeur, comme à Chamonix, comme à Zermatt, offrent un contraste assez amusant. Entre des smokings et des robes claires, parfois décolletées, émerge de-ci de-là un malheureux alpiniste en chemise de flanelle, une cordelière au cou, la barbe mal faite et la face brûlée, comme un chardon rustique piqué par hasard dans un bouquet de jardin. Les touristes ont ce privilège. Pour eux, aucune tenue n'est de rigueur. Et le traitement qu'ils subissent est toujours extrême. Ou bien la galerie les tient pour des héros, et les fête et les tourmente de louanges, ou bien elle les fuit

comme des chiens galeux dont il importe d'éviter le contact salissant. Accoutumé à ces mœurs, je comptais sur ce dernier système qui me permettrait de me livrer sans vergogne et dans l'isolement à mon appétit. D'autant que les baigneurs de Courmayeur sont spécialemnt réputés pour leur goût de la toilette. Ils en changent trois ou quatre fois par jour. Cela leur tient lieu d'exercice et les dispense de toute marche.

Quand je m'acheminai vers la salle à manger, ce fut entre une haie de plastrons et de corsages clairs. De petites filles mêmes, attifées comme de grandes dames, coquetaient et surveillaient leurs mouvements pour ne pas contrarier la disposition de leurs cheveux ou de leurs rubans, au lieu de folâtrer, et des personnes mûres, parées de couleurs voyantes, d'autant plus voyantes qu'elles étaient elles-mêmes plus mûres, se pavanaient avec lenteur dans leurs harnachements compliqués. On fit la moue sur mon passage. Je ne m'en offusquai point, et je m'informai de ma place. J'occupais un bout de table, ainsi qu'il convient au dernier venu. Le service, qui s'efforçait d'être luxueux, comportait un vase de fleurs devant chaque convive. Ainsi abrité, je dévisageai à mon tour mes voi-

sins. Et je reconnus, oh ! sans exaltation, la faveur du hasard qui m'avait donné pour compagnie les touristes de Notre-Dame-de-Guérison. La mère avait une toilette discrète, presque effacée, à quoi je présumai qu'elle était Française, car je crois bien que, seule de tout l'hôtel, elle avait eu assez de goût pour approprier sa robe à son âge. A la considérer mieux, je lui attribuai une origine étrangère, par vanité nationale, à cause d'un certain désordre que je relevai dans la disposition du corsage et spécialement de la jupe retenue par miracle et comme prête à choir. La bonne dame paraissait s'abandonner complaisamment à la bienveillance du sort et n'attacher aucune importance aux choses de la vie pratique. Une de ses filles lui fixa même une épingle en cachette.

On servit le potage et je me trouvai trop occupé pour engager une conversation. Je me contentai d'offrir ensuite du vin que l'on refusa, puis de l'eau que l'on accepta. C'est la mode. Fâcheuse mode de gens économes et d'une conversation terne, sans compter les troubles du Midi qui en sont la suite. Après, ce fut un plat d'abatis qui m'apporta une grave déconvenue : que tirer de ce brouet vague où l'on rassemble, de poulets généralement maigres, précisément

tout ce qui ne se mange pas : les crêtes, les têtes, les pattes, les ailerons ? Il n'y manque que les plumes. C'est une mauvaise plaisanterie pour un marcheur fatigué. Après quelque essai de découverte sur mon assiette, j'abandonnai la lutte, posai mes instruments et relevai un visage désappointé. A ce moment, l'une des deux Marie-Louise fixa sur moi un regard céleste, un de ces regards qu'ont les Vierges de Murillo pour exprimer, avec un grand geste des bras sur la poitrine, l'émoi divin qui les agite. C'était une jeune fille brune, aux traits classiques et purs. Elle me plaignait, elle me comprenait, elle était désolée de ce qui m'arrivait. Il était impossible de me témoigner une sympathie plus profonde. Immédiatement, je m'épris d'elle, ce qui m'épargna de la considérer en détail, car la passion a pour effet de supprimer l'observation et le jugement. Et je lui offris du vin dont elle eut la grâce de me laisser remplir son verre tout en m'assurant, d'une voix brisée et un peu tardive, qu'elle ne buvait point.

Pendant ce temps, sa sœur, qui était blonde, et vêtue de rose comme elle, riait aux éclats d'une histoire que lui contait son voisin, magnifique Italien à grosses moustaches qui roulait tout ensemble avec rapidité, comme un bagage

sur une pente, des regards et des paroles. Ce rire me parut commun, de mauvais aloi, presque indécent. Je n'avais pas dormi, j'attendais en vain de quoi manger, et l'on riait. Comme l'autre montrait plus de réserve, plus d'intelligence, plus de bonté naturelle ! Se pouvait-il que dans la même famille on pût être aussi différent !

Enfin, je vis venir, de loin, un filet de bœuf jardinière, dont je suivis d'un œil inquiet la lente promenade. Il diminuait à chaque arrêt. Arriverait-il jusqu'à moi en quantité suffisante ? Déjà, de plus près, je choisissais mon morceau. Il échappa à l'Italien moustachu. Mais cette seconde Marie-Louise qui montrait des dents blanches et pointues devait sans doute dévorer et ne l'épargnerait pas. Quelle chance ! elle se contenta de quelques petits pois et pommes de terre. Du coup, elle remonta dans mon estime, et comme j'accordais plus d'attention à l'incarnat de ses joues, à la malice de ses yeux clairs, voici qu'en baissant les yeux, j'aperçus mon morceau, plus une seconde tranche, dans l'assiette de ma délicate voisine dont le verre, tout à l'heure rempli, était vide. Je lui lançai une œillade hostile, et dus puiser au plat une sorte de cube à demi-carbonisé que toute la table

avait refusé. Ainsi j'avais changé de Marie-Louise. Celle que j'avais élue devait être gaie et facile dans la vie, et tout à fait dépourvue d'égoïsme. L'égoïsme des autres est terrible, et chacun ne supporte aisément que le sien.

Au dessert, la première reprit l'avantage. La dame âgée m'avait entrepris sur mes expéditions. Ayant réussi à attraper quelque prébende, je pouvais parler. Bien nourri, je fus lyrique. Je vantai sans ménagement le lac Combal et l'Allée Blanche, qu'affamé et dévoré d'insomnie, j'avais à peine regardés.

— Nous irons, maman ? demanda ma voisine en jetant, à l'adresse de ces magnificences évoquées, des regards suppliants.

— C'est bien loin pour mes vieilles jambes. Vous irez seules avec des guides.

— Et des porteurs, ajouta la seconde Marie-Louise.

Celle-ci me parut bien dépourvue de poésie. Ce ne serait pas elle qui braverait, comme sa sœur, la fatigue pour un paysage.

Comme nous sortions de table pour nous grouper dans la cour de l'hôtel qui est ornée d'un jet d'eau et plantée de quelques arbres, un smoking vint à nous, salua ces dames, et je reconnus mon ami Artix. Mon ami Artix, qui

est un peintre à la mode, ne daignait pas me remarquer. Il est très snob, et sans doute mon accoutrement ne le flattait pas. Loin d'attirer son attention, j'allais profiter du mouvement de son arrivée pour m'esbigner et gagner mon lit, quand il m'aperçut et m'arrêta avec des démonstrations de joie qui me firent rougir de ma tentative.

— Eh ! mon cher Etienne, quelle surprise !

Et tout de suite occupé de nos relations, il me demanda :

— Tu connais ces dames ?

— Mais non.

Il me présenta :

— M. Etienne Charlieu, un ami de collège. Mme Villani. Mlles Villani.

Impossible de se dérober incontinent. Il fallut s'asseoir sur des fauteuils de paille, et causer. L'air était vif. On avait apporté des châles à ces dames, un pardessus à Artix, à moi rien du tout. Cependant la brune, qui était de nouveau placée à côté de moi, montrait sur les écrivains de la montagne une érudition que je maudissais. Elle me citait cet étrange roman *la Mort blanche*, et *le Mont Blanc* de Charles Durier, et le *Mont Cervin* de Guido Rey, et *les Grimpeurs de Rochers* de ce Wymper qui fut le dangereux

vainqueur du Matterhorn. Au moins sa sœur était étrangère à la littérature. Précieuse ignorance quand on a sommeil. De nouveau je préférai celle-ci.

Enfin Mme Villani, heureusement saisie par le froid, donna le signal du départ. Je me hâtai de prendre congé, mais Artix me rejoignit sans pitié :

— Nous n'avons pas encore pu nous parler.

— Je suis éreinté.

— Comment ! Un alpiniste comme toi !

Et, sans m'écouter davantage, il me posa cette question :

— Laquelle préfères-tu ?

— Laquelle ?

— Oui, de ces deux jeunes filles.

— Tantôt l'une, tantôt l'autre.

— Toi aussi !

Je ne pensais pas avoir rien dit qui méritât l'étonnement. Artix reprit :

— C'est extraordinaire. Je les ai connues à Paris. Leur père est attaché à l'ambassade d'Italie. Je ne sais pas quel est son grade : après l'ambassadeur, il est le premier. Tu vois que ce sont des gens intéressants. Chaque année, ces dames viennent prendre les eaux à Courmayeur. C'est à la fois l'Italie et la France. Ce

sont elles qui m'ont décidé à cette villégiature, parce que la montagne, c'est trop haut pour moi. Je me déplace pour des figures et non pour des décors.

— Oui, je ne connais que deux peintres de montagne.

— Lesquels ? réclama-t-il naturellement.

J'avais bien besoin d'allonger cette conversation pour exhiber, moi aussi, ma science. Mais il fallait répondre.

— Séganlini et l'abbé Guétal.

— L'abbé Guétal ?

Allons, bon ! voilà qu'il ignorait l'abbé Guétal, injustement, comme tout le monde à peu près !

— Va au musée de Grenoble. Cherche, dans la salle du fond, *le Lac de l'Eychauda*. Jamais on n'a rendu avec tant de froide précision l'immobilité et le silence des glaciers, et même la raréfaction de l'air.

— Possible, mais s'il faut grimper au mont Blanc pour chercher des points de comparaison !

Nous étions loin des dames Villani. Je voulus en profiter :

— Bonsoir, mon cher. Demain, je prends la diligence pour Aoste.

— Tu pars demain ? Et ces demoiselles ? Il faut pourtant que tu choisisses ?

— Pourquoi ?

— Pour me tirer d'embarras.

— Toi ?

— Mais oui. Je vais faire leur portrait. J'ai refusé de les peindre séparément. Je les placerai dans le même tableau, de profil, appuyées l'une à l'autre, à peu près dans la position de ces deux sœurs que peignit Hoppner. Laquelle est la plus jolie ? Laquelle avantagerai-je en la mettant au premier plan ? Grave problème que je n'ose résoudre encore. Elles me plaisent également. Ou plutôt elles se complètent si bien que je ne les conçois plus l'une sans l'autre. Alors, je considérais ton arrivée comme providentielle. Je comptais sur toi.

— D'abord, pour parler d'elles, il faut commencer par les distinguer : pourquoi s'appellent-elles toutes deux Marie-Louise ?

— Elles ne s'appellent pas toute deux Marie-Louise. L'une s'appelle Marie et l'autre Louise.

— Marie, c'est la brune ?

— Il n'y a pas de brune.

— Alors Louise, c'est la blonde ?

— Il n'y a pas de blonde.

Je laissai tomber les bras :

— Je n'y comprends rien.

Artix me prit en pitié :

— Comme on voit que tu n'as pas l'œil exercé du peintre ! L'une, Marie, est châtain foncé ; l'autre, Louise, châtain clair. Toutes deux ajoutent un reflet d'Italie à notre grâce française, mais un reflet atténué, tamisé, exquis. Ces croisements de race sont très heureux. Le père est tout noir et la mère, dont la famille, je crois, est suédoise, a été blond cendré. Les deux jeunes filles ne se font pas opposition. Elles se continuent pour ainsi dire, comme les teintes dégradées de la même fleur. Leurs cheveux, leurs peaux se suivent dans l'ordre des nuances. Sur un tableau, ce sera d'un effet délicat. On cherchera l'une en regardant l'autre. Elles auront l'air de la même femme vue à des heures différentes. Quand on les regarde ensemble, on ne s'aperçoit pas de leur ressemblance. Sitôt qu'elles sont séparées, en voyant l'une, on pense à l'autre. Je voudrais exprimer cela sur ma toile : le lien invisible qui les unit. Mais laquelle placerai-je en avant ?

— Tire au sort.

— Non, non, je déteste le hasard. Je suis un artiste réfléchi. Écoute : reste demain à Cour-

mayeur. Avec tes jambes de sept lieues, tu rattraperas bien vite une journée perdue. Et d'ailleurs, il fera mauvais temps.

— Comment le sais-tu ?

— Alexis et David Froment, qui sont de bons guides, ont refusé la Dent du Géant.

— Je puis braver la tempête : c'est la diligence qui me conduira à la cité d'Aoste.

Il prit une mine désolée. Suffit-il de passer en Italie pour devenir un mime accompli ? Je commençai de céder :

— Mais je n'ai que ce costume. En action, il est commode. Au repos, il est indécent.

— Je te prêterai les miens. J'en ai tout un jeu.

Je le devinai bien muni, en effet : il est de ces voyageurs qui réclameraient leur malle au sommet du mont Blanc. Pour me convaincre, il ajouta :

— Nous sommes de la même taille.

— Je suis plus maigre.

— Oh ! un alpiniste, ça doit toujours flotter un peu dans ses vêtements.

Enfin je consentis. Drôle d'idée d'interrompre une expédition pour aider un peintre dans la disposition d'un tableau ! Quant aux deux jeunes filles, je continuais de les appeler dans

ma pensée les Marie-Louise, ne consentant pas à leur donner à chacune la moitié du nom qui les abritait toutes deux.

Débarrassé d'Artix par cette concession, je pus grimper dans ma mansarde. Avant de me coucher, bougie en main, tantôt dressé et tantôt agenouillé sur le plancher, j'inspectai les lieux minutieusement. Il n'y avait personne. Les armoires étaient vides. La serrure et le verrou fonctionnaient à merveille. Je poussai l'un et fermai l'autre. Ainsi raffermi, je me déshabillai. Quel poète dira la volupté d'un lit où l'on peut s'étendre dans toutes les directions, à droite, à gauche, en long, en large, sans risquer dans ses évolutions délassantes de tirer l'oreille d'un marchand de veaux !

III

LA GROTTE DE CRISTAL

Le lendemain matin, barbouillé encore de sommeil, je me traînai jusqu'à la croisée. La pluie giclait sur mon toit, et quant à l'horizon, ce n'était qu'un fond de toile grise. Je ne pouvais songer à partir. J'étais bel et bien prisonnier d'Artix. J'en profitai pour me recoucher et goûter avec une conscience plus avertie la douceur de m'allonger sans crainte. Deux coups brutaux furent frappés à ma porte.

— Qui est là ?

— C'est la femme de chambre.

— Un instant.

Que me voulait-elle ? Je tournai la clef et m'a-

britai à nouveau sous les couvertures pour la recevoir. C'était un grand gendarme de fille, raide et vermillonnée comme une faïence en couleur d'un art rudimentaire. Elle portait à bout de bras une luxueuse valise en peau de truie qu'elle déposa sur le pliant sans effort :

— De la part de M. Artix.

Elle faisait avec indifférence son métier de *faquin*. Au-dessus de la sonnerie électrique j'avais pu lire, en effet, cette inscription : « Un coup pour la femme de chambre, deux pour le sommelier, trois pour le *faquin*. » Ainsi l'on traduisait *facchino*. Elle disparue, j'inventoriai sans retard le bagage de mon ami. Avait-il voulu m'éblouir ? Je trouvai un complet veston vert olive avec un gilet de fantaisie, un smoking avec tenue de soirée, plus du linge et un choix de cravates : de quoi séduire les deux Marie-Louise. S'imaginait-il que, renonçant à mes projets d'alpiniste, j'allais passer une saison à Courmayeur ? Une journée, oui, mais pas davantage. Demain, quel que fût le temps, je partirais pour la cité d'Aoste. Je me rasai, je m'habillai, prêt à faire le joli cœur devant les jeunes filles, quand, cherchant à me chausser, j'aperçus devant moi mes godillots, dressés côte à côte comme une paire de bons bœufs luisants

de graisse, et la tête de leurs clous à glace débordant la triple semelle. Ils me reprochaient ma paresse et pour la mieux secouer ils refusaient de s'associer à mon déguisement, de favoriser la vaine parade où ils me voyaient.

— Tu avais compté sans nous, me disaient-ils. Te voilà vêtu de vert olive, avec une cravate noire et rouge et un gilet gris perle. Bariolé comme un perroquet, tu t'apprêtes à abandonner la montagne et les pentes où nos fers se fixent et ces anfractuosités où nous nous agrippons, et les durs glaciers que ton piolet creuse pour nous donner prise. Une petite pluie, deux regards et tu nous trahis. Ne sais-tu pas que

> La pluie du matin
> N'arrête pas le pélerin.

Et d'ailleurs, où nous allons, elle se change en belle neige fraîche et douce aux pieds. Quant à ces péronnelles, demande-leur des émotions comparables à celles que nous rencontrons ensemble sur les sommets, quand nous devinons à tes tâtonnements en l'air que tu ne sais pas où nous poser tour à tour. Prends la Jungfrau, si ton cœur est amoureux. Mais, dans les salons, nous ne savons pas marcher. Ton embarras nous divertit : nous sommes

prêts à tacher le pantalon de ton ami, à arracher des morceaux de parquet, à écraser de menues bottines négligemment, plutôt que de nous faire les complices de ta lâcheté...

Ce discours trop véridique me fut insupportable. Je me précipitai sur ces inséparables bavards et les jetai dans un coin. Ils poussèrent un cri sourd pareil à l'écroulement d'un mur. Evidemment je ne pouvais jouer à l'élégance avec de tels monuments à mes pieds. Comment Artix n'y avait pas songé ? Je sonnai trois coups pour réparer sa bévue, et le faquin c'est-à-dire la femme de chambre, apparut à mon ordre.

— Courez demander à M. Artix une paire de souliers vernis.

Elle revint peu après avec la chaussure commandée. Etait-ce ma pointure ? Angoissante question. Ces gens du monde paraissent avoir de si fines extrémités ! Mais ce n'est qu'un artifice de bottier : mon pied dansait dans les souliers d'Artix, et jamais je n'avais été mieux chaussé. Correct, élégant, distingué, je descendis de ma mansarde, non sans cueillir à chaque étage les témoignages déférents du personnel. Je me regardais moi-même avec

complaisance : comment aurais-je passé inaperçu ?

Dans la cour, où le jet d'eau mélancolique confondait sa chute avec la pluie, deux ou trois alpinistes, reconnaissables à leurs informes chapeaux de feutre, à leurs grossiers vêtements et surtout à leurs souliers cloutés — les miens étaient-ils calmés dans ma chambre ? — causaient avec leurs guides et interrogeaient l'espace. Ils perdaient leur peine : on n'apercevait pas la moindre parcelle d'horizon. Mes rivaux le savaient, et mal abrités par un auvent, ils attendaient avec tranquillité comme des officiers qui arpentent la cour du quartier avant le rapport, sauf le plus jeune, — un grand garçon bien découplé, — qui insistait pour le départ.

Je gagnai la salle à manger et m'y trouvai quasi seul, tant l'heure était tardive. Un chocolat fumant et la vue d'un pot de miel coulant et doré commençaient de me communiquer des sentiments généreux et mêmes altruistes, quand du salon voisin parvinrent jusqu'à moi les accords d'un piano.

« En avant la musique ! Voilà de quoi rendre insupportable tout séjour dans ces caravansérails d'étrangers ! »

Jugement téméraire : au bout d'un instant j'étais conquis. On jouait à quatre mains de belles sonates classiques, du Mozart, de l'Haydn, du Beethoven. Je reconnaissais avec joie ces illustres amis qui tant de fois m'avaient parlé. Malgré une certaine mollesse, convenable à des mains de femmes, on ne les trahissait pas, on les interprétait sans profondeur, sans beaucoup de nuances, mais avec une intelligence droite et claire. Ce qu'il y avait de plus surprenant, c'était la fusion parfaite des deux jeux. Une même pensée les animait. Je cherchais vainement la soudure. L'harmonie était complète : on eût dit un seul exécutant.

Je laissai le pot de miel, — un miel composé avec la fleur odorante des Alpes, — malgré mon envie de me servir une seconde fois, pour satisfaire ma curiosité. Je sortis de la salle à manger et m'approchai des fenêtres ouvertes du salon. Deux jeunes filles, vêtues de piqué blanc, assises au piano, me montraient leurs nuques et leurs cheveux relevés. On les pouvait confondre au premier abord. En regardant mieux, on s'apercevait de leurs différences : l'une, — celle de droite, — moins mate de chair, plus rosée, avait aussi la chevelure moins foncée, presque blonde, tandis

que celle de gauche paraissait presque brune avec la peau blanche. Mais non, c'était la même femme, avec plus de soleil dans un cas, et le charme délicat de l'ombre dans l'autre. C'étaient les Marie-Louise.

Elles avaient terminé leur morceau et se levaient ensemble. Elles parurent contrariées de mon indiscrétion, puis, m'ayant reconnu, elles vinrent simplement et gentiment à la fenêtre où je me tenais. Je les saluai et les complimentai.

— Vous avez quitté votre défroque de mendiant ? me dit Louise avec un rire qui lui découvrait les dents.

Marie m'accorda un regard céleste :

— Je le regrette. Elle vous allait bien.

— Par exemple ! protesta sa sœur.

— Mais oui. Tout de suite on pense aux glaciers, aux solitudes de neige, au silence.

— Quelle imagination !

Tout de même, cette Louise qui *blaguait* l'enthousiaste Marie, c'était elle qui, tout à l'heure, tenait dans le concert les parties les plus difficiles, et la veille, elle n'avait pas abusé à mon préjudice, comme sa sœur, du bœuf jardinière.

— Vous ne partez plus ? me demanda-t-elle.

— Sous cette pluie, ce ne serait pas drôle.

— Je croyais qu'un bon alpiniste bravait les éléments.

A mon tour j'écopais. Sa sœur la blâma :

— Louise, voyons !

Moi, je les regardais toutes deux. A laquelle donner la préférence ? Je ne pensais pas au choix d'Artix pour son tableau, mais au mien pour le plaisir de mes yeux et de mon cœur. Imaginez devant vous deux grandes filles bien plantées, fortes ensemble et souples, se tenant par la taille affectueusement, — il n'y a rien de plus gracieux qu'un tel groupe, — avec de beaux cheveux fins, des nez droits, des bouches en arc, l'une aux yeux clairs, plus fraîche et d'un éclat plus changeant, l'autre plus grave et impressionnante avec des yeux sombres et ce teint uni des pétales de magnolia. Joue à joue, elles mêlaient presque leurs chairs et leurs boucles. C'était vrai, ce que disait leur peintre : elles se suivaient comme les teintes dégradées d'une même fleur. Toutes deux méritaient le premier plan : il n'y avait qu'à les représenter de face, telles qu'elles étaient là, encadrées par la fenêtre. Si j'avais été un ami loyal, j'aurais crié comme un photographe : « Ne bougez pas ! » et j'aurais couru chercher Artix. Mais j'aurais perdu toute raison de porter ses cos-

lumes et de demeurer à Courmayeur. Car je ne songeais plus le moins du monde à partir.

— Marie-Louise ! Marie-Louise !

La même voix nonchalante que j'avais entendue la veille à Notre-Dame-de-Guérison les appelait. Elles se désenlacèrent et prirent leur vol l'une après l'autre. Séparées, je les admirai moins. Leur nom et le tableau d'Artix m'hypnotisaient-ils au point que leur séparation m'affectât ? Dans la cour, les touristes et leurs guides continuaient de lever la tête en l'air. Pourquoi ne se mettaient-ils pas en campagne ? Avec ma fenêtre ensoleillée, j'avais oublié le mauvais temps. Pour m'occuper, je les abordai et leur demandai quelques renseignements sur les glaciers de Miage. Ma toilette les avait mis en défiance : il me fallut invoquer quelques escalades assez glorieuses pour obtenir leur estime et leurs indications.

L'heure du déjeuner vint lentement. Artix apparut enfin, et m'inspecta des pieds à la tête en connaisseur. Je compris à son air maussade que ses vêtements me convenaient à merveille. Il se réconciliait avec le complet vert olive qu'il m'avait probablement choisi sans aucune envie de me rehausser. Car nos habits reprennent un aspect de nouveauté sur le dos des autres, et

mon domestique, accoutré par mes soins, m'a causé plus d'une fois des surprises et presque des regrets.

— J'ai travaillé, me confia-t-il. Deux esquisses, composées de chic, l'une avec Marie, l'autre avec Louise devant. Tu choisiras. Au fait, tu as peut-être déjà choisi.

Je mentis effrontément.

— Je n'ai pas revu ces demoiselles.

Elles me retenaient à Courmayeur plus qu'il ne s'en doutait et je n'entendais pas me priver si vite de sa garde-robe.

— Moi, je penche pour Louise, continua-t-il. Son visage est plus gai.

— Et moi pour Marie. Elle a plus d'expression.

Mais en prononçant cette phrase, je regrettai l'enjouement de la première, tandis qu'il songeait lui-même, j'en suis certain, au feu sombre des yeux de Marie. Nous avions parlé sans conviction, espérant nous fixer dans notre choix par cette publicité. Nous ne réussîmes pas à nous convaincre l'un l'autre.

À table, il vint se mêler à notre groupe. Pourquoi avait-il quitté les dames Villani qui l'avaient décidé à cette villégiature et qu'il accompagnait en somme ? L'Italien à mousta-

ches, dépossédé par lui du voisinage de Louise, me l'expliqua peu après :

— M. Artix, il était à côté d'une lady, tout là-bas. Vous comprenez, c'est une belle dame illustrissime et richissime. Alors il a fait son portrait pour une fortune. Il a gagné sa saison. Maintenant, la représentation est terminée. Alors il change de place.

Je regardai la belle dame, tout là-bas. C'était une Anglaise qui commençait de se dessécher toute jeune comme les arbres des villes sous la poussière au cœur même de l'été. Mon jaloux exagérait, mais je reconnaissais le sens pratique de l'artiste. Cependant Mlles Villani ne firent aucune allusion à notre rencontre du matin : les femmes, et même les jeunes filles, ont un flair merveilleux pour se taire à l'occasion.

Après midi, nous vîmes avec surprise, de la cour de l'hôtel, la course des nuages que le bon vent chassait et qui laissaient à nu, par intervalles, des morceaux de ciel.

— Si nous allions à la grotte de cristal ?

Qui proposa cette petite excursion, Marie ou Louise ? Je ne sais.

— Oui, oui, approuvèrent toutes les voix de la société.

Quand on ne sort pas, dans ces stations de montagne, on s'ennuie bien vite. Et s'il pleut deux jours de suite, chacun pense à s'en aller. Aussitôt, ce fut une débandade vers l'escalier : tel un groupe de pigeons paisibles qui s'envolent. Comment perdre une occasion de changer de toilette ? Seul, je n'avais pas bronché. Artix, qui avait commencé un mouvement de départ, se ravisa et revint à moi. Sans doute, c'était précisément le costume vert olive, déjà un peu frippé, qu'il arborait dans les expéditions de mince importance.

— Et toi ? me demanda-t-il.

— Eh bien, je suis équipé. N'aurais-tu pas un chapeau de paille à me prêter ? Un petit canotier, par exemple ? Mon feutre est digne d'un brigand.

Il fut suffoqué de ma demande. Il se préparait aux réclamations et je prenais l'offensive ! Sa politesse habituelle en grinça :

— Je regrette, mon cher, je n'en ai pas.

Je crois qu'il regrettait la valise bourrée qu'il m'avait envoyée le matin par ostentation. Il ne put se tenir de me montrer mes pieds :

— Tu ne vas pas faire cette ascension en souliers vernis ?

— Oh ! Une ascension ! La Grotte de cristal est à deux pas.

— Il faudra sauter des flaques d'eau.

— Je sauterai. Je saute très bien.

L'arrivée de Louise mit fin à ce colloque. Artix jeta sur mes chaussures un dernier regard désespéré, tandis qu'il souriait déjà, la bouche en cœur, pour la jeune fille, ce qui lui composait une physionomie extrêmement compliquée et cocasse. Quel dommage qu'il ne pût se voir à ce moment ! Pour un peintre, c'eût été une bonne fortune. Mlle Villani avait gardé son corsage blanc qui lui dégageait le cou, et portait une jupe courte, de couleur sombre, commode pour la marche, qui découvrait jusqu'à la cheville les pieds chaussés de bottines jaunes. Elle tenait à la main un long bâton ferré qui me fut aussitôt une occasion de revanche :

— Pourquoi ce bâton ?

— Mais pour m'aider à la montée et à la descente.

— Un parapluie vous serait plus utile.

Sa sœur, sa mère arrivaient, pourvues également de fortes cannes.

— Monsieur le tranche-montagne se moque de nous, leur expliqua-t-elle.

Mlle Marie m'adressa un regard sévère, qui me parut aussi long que son bâton. Elle avait revêtu pour la circonstance une robe tailleur qui lui moulait la taille. Mais pourquoi les deux sœurs n'étaient-elles pas habillées pareillement ? Cette différence était choquante et pénible. J'allais en faire part à Artix : il avait disparu. Nous l'attendîmes quelques instants, et il reparut en culotte courte et houseaux, plus une casquette bleue qu'il aurait bien pu me céder. Quant à l'Italien, M. Pontamare, perdu dans une veste de chasse et un chapeau tyrolien à grandes plumes trop vaste pour sa tête, on ne voyait guère de lui que ses grandes moustaches et un lorgnon noir destiné à tamiser la réverbération des glaciers.

— Voulez-vous un piolet ? lui dis-je.

Il le refusa noblement, et Mlle Louise s'esclaffa. Généreusement il me plaignit d'être la risée des jeunes filles, car un bon Italien ignore le ridicule. Et notre caravane au complet s'ébranla.

— Surtout, allons doucement, nous recommanda Mme Villani dont le souffle était court et qui, dès l'hôtel, demeurait en arrière.

La bonne dame ne savait guère qu'appeler ses filles, dès que se présentait quelque com-

plication ou difficulté, car elle détestait la moindre peine. Nous fîmes comprendre son devoir à M. Pontamare, et il lui offrit son bras disponible : sur l'autre nous avions entassé tous les châles.

La Grotte de cristal est taillée dans le bas du glacier de la Brenva, qui continue sans interruption la masse formidable des glaciers du mont Blanc. On s'y rend plus vite de Courmayeur que de Chamonix aux Bossons. Et c'est un spectacle original de rencontrer un glacier si près des habitations et de tout le confort moderne. Après avoir dépassé Notre-Dame-de-Guérison, nous causions sur le sentier de choses assurément insignifiantes, quand Marie, qui marchait en tête devant moi et gardait le silence, s'arrêta et leva le bras d'un geste d'autorité :

— Ouvrez donc les yeux, au lieu de dire des bêtises.

Artix plaisantait en effet avec sa sœur. Elle ajouta pour moi :

— Vous, vous êtes blasé. Cela se conçoit.

C'était, devant nous, un chaos de montagnes à demi vêtues de nuages désagrégés qui laissaient voir de-ci de-là des champs de neige, des rochers pointus, et à d'invraisemblables

hauteurs où l'œil ne l'aurait pas cherchée la cime du roi des Alpes qui n'était même pas le véritable sommet. Resserré sur quelques points du décor, le soleil illuminait ces blancheurs dont il tirait des pierreries. Et les brouillards, dans leur course, communiquaient à cette assemblée de géants une apparence de mouvement et de vie.

Je murmurai :

— On n'est jamais blasé, mademoiselle.

— C'est exaltant, n'est-ce pas ? La nature paraît se soulever vers Dieu, comme notre âme, quelquefois, dans l'émotion.

Le visage, le corps, se tendaient, les yeux noirs donnaient toute leur flamme. Nul doute : c'était elle que je préférais. Artix, me devinant, la fixait.

— C'est beau, mais il pleut, observa Louise.

En effet, il pleuvait : une de ces légères ondées que l'on reçoit avec étonnement quand l'horizon déjà se remplit de soleil. Sûr de mon choix j'accablai la jeune fille :

— Je vous l'avais annoncé. Il fallait prendre un parapluie.

Pourtant elle regardait aussi les Grandes Jorasses et le mont Blanc de Courmayeur. D'une observation prosaïque mais juste elle avait

tempéré l'ardeur de Marie qui, maintenant, contemplait le travail des gouttes d'eau sur sa robe.

L'averse ne dura pas et nous arrivâmes sans encombre à la grotte. Elle est gardée par un vieux guide en retraite qui en fait les honneurs moyennant une petite finance.

— C'est une merveille incomparable, nous affirma-t-il.

En réalité, c'est un corridor pratiqué dans l'épaisseur du glacier. Les bougies que l'on allume pour les visiteurs font courir sur les parois de pâles lueurs bleues. En me retournant, je vis les deux visages de Marie et de Louise ainsi éclairées. On eût dit un groupe de marbre. Artix manquait encore l'occasion de voir cette superposition naturelle de leur double image. Pour moi, je préférais les voir au jour et je donnai l'exemple de la sortie.

Nous revînmes par Entrève, qui est à l'entrée du val Ferré (chemin de la Suisse) et du val Veni (chemin de la France). Ce dernier, dans ce cadre de neige, ressemble à une fraîche oasis avec ses pâturages, ses clairs bouquets de mélèzes et d'épicéas. Marie, en quelques phrases, nous en traça un tableau virgilien auquel Louise ajouta quelques traits d'iro-

nie. En arrière, Mme Villani suivait gravement au bras de M. Pontamare réduit à l'état de porte-manteau.

J'ai franchi beaucoup d'arrêts, un goûter dans une ferme que Louise improvisa d'une façon charmante, tandis que sa sœur demeurait à contempler, du seuil, le paysage, de sorte que nous ne rentrâmes guère à l'hôtel qu'à l'heure du dîner.

— Juste le temps de s'habiller, déclarèrent les jeunes filles.

Elles s'envolèrent, et avec elles notre plaisir. Artix, qui est long à sa toilette, les imitait déjà, quand il remarqua avec indignation mes souliers maculés de boue et méconnaissables. Je surpris cette scène muette et je lui demandai innocemment :

— Ils sont bien sales. Tu n'en as pas d'autres ?

— Bien sûr que non ! me répliqua-t-il d'un ton irrité.

— C'est dommage.

Là-dessus nous gagnâmes nos appartements particuliers. Je sonnai immédiatement trois coups pour le laquin, et la femme de chambre qui parut reçut en dépôt mes chaussures qu'elle fut priée de frotter, d'enduire et de faire reluire

sans retard. Pendant qu'elle se livrait à cet exercice, je choisissais dans la valise en peau de truie une belle chemise à plis et je passai le smoking et la livrée du soir. On me rapporta des souliers séchés, un peu brûlés et claqués, mais ils portaient sur leurs bouts un rond de lumière. Au salon, Louise m'avait devancé.

— Peste ! comme vous voilà fait.

Je n'étais pas mécontent, bien qu'un peu au large dans mes atours. Elle continua, non sans malice :

— Vous portez donc une malle sur votre dos, quand vous vous promenez dans les Alpes ?

— Seulement un sac tyrolien, mademoiselle. Mais je suis un peu prestidigitateur. Alors j'en tire ce qu'il me faut.

— C'est bien commode.

Elle était fort jolie dans une robe rose qui convenait à sa fraîcheur et lui donnait un air de fleur à longue tige. Pourtant je cherchai quelque chose qui la complétât. Elle s'en aperçut :

— Vous attendez ma sœur ? Elle va venir. D'ailleurs...

— D'ailleurs ?

Que voulait-elle dire ?

— D'ailleurs, la voilà.

Mlle Marie entrait en effet, et je ne cherchai plus rien. Elle portait une toilette blanche à transparent rose, dont la nuance était celle même de la robe de Mlle Louise, mais atténuée, assourdie. Ainsi dégradées, les teintes se mettaient l'une l'autre en valeur.

— Maman te demande, dit l'aînée à la cadette.

Au fait, laquelle était l'aînée ? N'étaient-elles pas plutôt sœurs jumelles ? A peine Louise sortie, je la regrettai. Je ne puis me passer de l'une quand je vois l'autre. C'est peut-être que je pense sans cesse au tableau d'Artix.

Artix nous arriva au dernier son de cloche, quand tout le monde était rassemblé. Pimpant, élégant, frétillant, un edelweis à la boutonnière de son smoking, il salua les dames qu'il évalua d'un coup d'œil de connaisseur, puis il fonça sur moi avec un grand air de moquerie répandu sur toute la figure. Je devinai qu'il tournait d'avance en dérision mes godillots cloutés. Aussitôt qu'il eut regardé mes pieds, sa physionomie, qui est mobile, accusa la plus cruelle déception. Mes pieds reflétaient la lumière qu'on venait d'allumer.

— Tu en as donc de rechange ? remarqua-t-il aigrement.

— Ce sont les tiens.

A table, nous apprîmes que les touristes hésitants du matin, aiguillonnés par le plus jeune, s'étaient décidés, en raison de l'élévation du temps, à entreprendre l'après-midi l'ascension du mont Blanc par les glaciers de Miage.

— Où coucheront-ils ce soir ? me demanda Marie comme au plus renseigné.

— Eh bien, ils ont le choix entre deux hôtels.

— Deux hôtels ? s'écria Louise, incrédule.

— Oui, la cabane du Rocher, à trois mille mètres, peu confortable et quasi abandonnée, et la cabane Quintino-Sella, dite aussi cabane des Aiguilles Grises, à trois mille quatre cents. Ce sont des refuges. Avec la neige fraîche, leur excursion est imprudente.

— Oh ! le mont Blanc ! reprit Louise avec dédain.

— De la cabane Quintino-Sella au sommet, il faut compter sept heures, et le rocher s'effrite. Il y a souvent des chutes de pierres.

Marie, avec une facilité tout italienne avait pris une expression d'angoisse. Un petit frisson parcourut la table : à Courmayeur comme à Chamonix, comme à Zermatt, un accident rappelle de temps à autre que la montagne, comme

la mer, a ses colères et même ses caprices. On s'informa des guides :

— Alexis et David Froment, dit quelqu'un.

C'étaient les plus réputés. Ils avaient refusé, la veille, de monter à la Dent du Géant, pour se réserver le mont Banc par Miage. Et puis l'on oublia la caravane, grâce à Mme Villani, qui détourna la conversation afin d'éviter tout sujet pénible. Après le dîner, au salon, on pria Marie et Louise de chanter. Leurs voix se mariaient comme leurs mains au piano. Contralto et soprano, elles avaient même timbre : l'une descendait plus bas, l'autre montait plus haut, mais c'était la même qualité de son, pure et cristalline. Le Glück, surtout, leur convenait, avec ses lignes droites et classiques comme l'architecture grecque. Elles chantèrent aussi séparément, Louise un air de Mozart et Marie une romance de Henri Duparc sur les vers de Baudelaire : l'*Invitation au Voyage*. Mais le charme était rompu. Séparées, leurs voix paraissaient grêles comme ces jets d'eau trop minces qui se brisent en pluie fine.

Avant de nous séparer, nous convînmes de nous rendre à Aoste le lendemain. Comme la diligence se mettait en route de bonne heure, il ne fallait pas prolonger la veillée.

— Eh bien ? me demanda Artix sur le palier de sa chambre.

— Eh bien quoi ?

— Es-tu décidé ?

— A rester ? oui.

— Moi, je préfère Marie. Son visage est une série d'expressions parfaites.

— Et moi, Louise. Elle est plus simple.

IV

LA CITE D'AOSTE

Je n'avais pu tolérer qu'Artix sortît avant moi de l'incertitude, et en lui jetant le nom de Louise, j'avais cédé au désir de l'embarrasser, le sachant très préoccupé de la pensée d'autrui et à l'affût des opinions toutes faites.

« A l'heure qu'il est, me dis-je à moi-même en rentrant dans ma chambre mansardée, il reprend avec fureur ses esquisses, et il hésite à nouveau. »

Mais je n'hésitais pas moins. Et pour me tirer d'une indécision qui commençait de m'énerver, je soumis les deux jeunes filles à un parallèle dans la manière classique, parallèle qui,

dans mon état de béatitude, dégénéra bien vite en dithyrambe :

« Les yeux de Marie lancent un feu extraordinaire, et sa figure mobile exprime aisément la gamme des sentiments les plus divers. Tour à tour elle est la pitié, la tristesse, l'enthousiasme, la prière, la poésie, l'éloquence. Il n'est pas d'exaltations qui ne la trouvent prête. Elle est, le plus naturellement du monde, émouvante et passionnée. Le sang italien qu'elle a dans les veines lui communique une vie abondante, une grande facilité dans la transformation des attitudes et une impressionnante noblesse. Elle a, j'en conviens, sur sa sœur, l'avantage de la nouveauté, de l'exotisme. Je suis en Italie, en somme, et par là même je me sens plus attiré vers elle. Cependant ma raison proteste. Louise, avec sa grâce mesurée, son esprit ingénieux, sa gaieté et son sens pratique, est mieux armée pour le bonheur quotidien. Son visage est une caresse, et comme son rire léger nous arrête à point quand nous risquons de perdre pied en nous abandonnant à la violence de nos sentiments ! Elle est une fleur du goût français, une de ces fleurs dont le parfum délicat paraît gagner en intensité à mesure qu'on le respire. »

Ainsi j'allais de l'une à l'autre en m'endor-

mant. Mon sommeil fut agité. Je rêvai de ces petites sœurs siamoises qu'une membrane rattachait l'une à l'autre et qui, de caractères différents, étaient vouées à une vie commune. Elles s'appelaient, je crois, Radica et Doodica. Un chirurgien barbare les sépara et bientôt elles moururent. Ainsi Marie et Louise se complétaient, formaient ensemble une femme irrésistible. L'amour serait le chirurgien qui les séparerait. Et leur charme serait rompu.

Le matin, à sept heures, toujours dans mon complet vert olive, je rejoignis la diligence. Le temps promettait d'être magnifique. Louise était là qui installait sur la banquette des châles et des manteaux à cause de la fraîcheur du matin et en prévision du retour qui s'effectuerait à la nuit tombante. Elle portait cette robe de piqué blanc que je lui avais déjà vue et qui convenait à sa belle jeunesse. Après un serrement de mains, elle me toisa en riant :

— Toujours en souliers vernis.

Bravement, j'expliquai :

— Vous comprenez : je les use.

— Et votre prestidigitation ?

— Elle a ses limites.

Mme Villani, sans corset, mais en noir, et M. Pontamare en bicycliste beige, firent leur appa-

rition. Puis ce fut Artix avec une jaquette de ville, un pantalon de flanelle et de belles chaussures jaunes en souple chevreau. Il inspecta sans retard ses habits sur mon dos, baissa les yeux à terre, et me répéta mot pour mot la phrase de Louise, mais sur un ton plus incisif :

— Toujours en souliers vernis ?

Et je répétai de même :

— Tu vois, je les use. Ils seront bientôt claqués.

L'arrivée de Marie l'empêcha de se livrer à son indignation. Comme sa sœur, elle était en blanc, mais en plus, elle avait autour du cou un double collier de corail rouge. La diligence de Courmayeur à Aoste est une sorte de car très large, attelé de cinq chevaux, trois devant deux derrière. Nous prîmes place sur le même banc, les deux jeunes filles aux deux extrémités Artix à côté de Marie, moi à côté de Louise, conformément à nos préférences avouées, Mme Villani et M. Pontamare au milieu où l'on a le moins de vue. Après une gorge étroite, où l'on descend en lacets, on arrive à Pré-Saint-Didier, qui est au confluent de la Thuile et de la Doire et que cernent les bois du Petit Saint-Bernard. Cette gorge donne à Courmayeur son air d'être au bout du monde, de tenir la clé

des Alpes. Au delà de Pré-Saint-Didier, la vallée s'élargit. Elle est riante et sauvage à la fois, avec des visions rapides du mont Blanc, du Grand Paradis, et toute décorée de cascades, de châteaux sur les rochers, de chapelles aux murs peints à fresque sur les élévations de terrain. Dans le fond, la Doire, qui roule des eaux rapides, mène un vacarme du diable.

L'arrivée, dans la cité d'Aoste, où nous entrâmes par un détour, est amusante et gentille. Ses rues antiques sont pavées de petits cailloux qui font danser les voitures. Artix me les montra en criant :

— Gare aux souliers vernis !

Je répliquai :

— Regarde bien : les pavés sont ronds.

Ils l'étaient en effet : aux cahots de la diligence on ne s'en serait pas douté. Le milieu de la rue que nous suivions formait caniveau, et il y coulait paisiblement un ruisseau d'eau courante, de sorte que notre carriole ne savait où passer et généralement se tenait au milieu, recouvrant tout le caniveau et troublant le ruisselet. De temps à autre, un minuscule pont de pierre, destiné à transporter d'une rive à l'autre les enfants et les personnes majestueuses ou

craintives, compliquait encore la marche. Pour contenir tant de choses, — rivière, rivages et ponts, — n'allez pas vous imaginer que la rue fût bien large. Les maisons qui la bordaient avaient de vieilles façades ridées et crevassées qu'ornaient de petits balcons de fer arrangés en jardins suspendus. Quand je parle de jardins suspendus, je veux dire deux ou trois pots de fleurs. Cette décoration ne manquait pas de pittoresque : elle jurait un peu avec les pierres grises des habitations qui faisaient ainsi figure d'aïeules encore adonnées à la coquetterie. Oui, la cité d'Aoste, tapie au pied des montagnes, malgré sa vétusté et son aspect un peu rude et fruste, porte déjà comme une écharpe un charme italien. Elle dut paraître aimable et bienveillante à l'armée de Bonaparte qui sortait des neiges et marchait sur Marengo. Louise, ma voisine, en était enchantée. Elle riait aux éclats quand elle découvrait une maison bariolée de rouge ou recouverte de quelque fresque absurde, par exemple une femme peinte dans une fausse fenêtre. Le mauvais goût, en Italie, est toujours un peu cocasse et divertissant. Et d'une inclinaison de tête elle saluait les Valdotaines aux fichus éclatants qui, sur le pas des portes, faisaient la conversation. A l'autre bout

du banc, Marie montrait un visage maussade : il lui faut des impressions plus fortes.

Nous descendîmes sur la place Charles-Albert, qui est entourée d'arcades, et à peine gâtée par le monument d'un grand homme au nom bucolique, le docteur Cerise. Visiterions-nous la ville avant ou après le déjeuner ?

— J'ai faim, déclara Louise.

— Tu as toujours faim, observa sa sœur.

J'admirais celle-ci pour sa curiosité plus impérieuse que son appétit, quand je me souvins du bœuf jardinière dont elle s'était servi deux tranches à mon préjudice. Je pris donc le parti de Louise, Artix celui de Marie. Mme Villani n'avait pas d'opinion, ce qui l'eût fatiguée, mais M. Pontamare, en ouvrant la bouche, exhiba sous ses moustaches des dents de jeune chien, et ce spectacle nous décida. On nous servit à l'hôtel des truites de la Doire et un cuissot de bouquetin assassiné par guet-apens, car les bouquetins sont réservés aux chasses royales, le tout arrosé d'un barbera pétillant qui excita spécialement M. Pontamare. Il déclara qu'il nous servirait de guide, et il voulut, dès le café, accaparer les jeunes filles. Artix et moi, nous assistions avec impatience à cette émancipation inattendue. Heureusement, Mme Villani, qui

voyait en nous des maris possibles, vint à notre secours et reprit avec une autorité surprenante de sa part, et qui décelait une opinion flatteuse à notre endroit, le bras du bicycliste beige dont la taille ramassée était encore abrégée par ce costume qui dégageait des mollets de lutteur forain.

— Où allons-nous ? demandèrent ensemble Louise et Marie.

— Aux antiquités romaines, déclara M. Pontamare avec emphase.

Courtois, mais vexé, il prit lentement avec sa compagne la tête de la caravane. Après quelques pas, Mme Villani dut s'arrêter malgré sa bonne volonté. Elle s'épongeait le front qui ruisselait. Le soleil dardait sur nos têtes ses rayons de midi.

— Il fait trop chaud, nous dit-elle. Je vous attendrai Je vous attendrai avec une limonade.

La diligence repartait à quatre heures. Il nous fallait bien le temps de visiter la ville. Avec des ombrelles on se défendrait tant bien que mal. M. Pontamare, délivré, se précipita sur Marie qu'Artix escortait déjà. J'étais donc seul à préférer Louise, momentanément ; mais, en chemin, je lui demandai force détails sur sa

sœur, tant et si bien qu'elle finit par le constater :

— Vous ne me parlez que d'elle. Je vais l'appeler. Elle vous répondra mieux.

Elle avait prononcé cette phrase naturellement, sans manifester une ombre de jalousie.

— Marie ! appela-t-elle en effet, avant toute protestation de ma part.

Marie, qui marchait devant, se retourna, s'arrêta, et ne se fit pas prier davantage pour venir à nous. Dès qu'elle fut là, Louise, avec son rire perpétuel et sans rien lui expliquer, se sauva et rejoignit Artix et l'Italien.

— Que me voulez-vous ? interrogea ma nouvelle compagne, dont les traits révélaient la surprise, mais, à n'en pas douter, la surprise heureuse.

Je ne savais que dire.

— Votre sœur a un esprit charmant.

La figure tendue se ferma comme un éventail. J'étais donc indifférent à l'une et pas à l'autre. Cette découverte me troubla, orienta mes incertaines pensées. Je n'eus pas le loisir de méditer, le premier groupe nous attendant sous l'arc de triomphe d'Auguste au cintre duquel est suspendu par une tige de fer un vieux crucifix. De là, nous revînmes en chœur à la ca-

thédrale. Sur le toit de l'édifice sacré se dressent des saints de bronze qui paraissent danser, et la fresque baroque qui décore sa façade ressemble assez à un guignol pieux. J'en voulus plaisanter sans malice, mais je ne fus compris que de Louise. M. Pontamare me méprisa, et Marie prit une pose marmoréenne : elle ne goûte pas la plaisanterie et réserve les mouvements de son cœur pour des sentiments vifs et essentiels. Elle eut bientôt toute satisfaction avec la tour de Bramafam. C'est une tour à demi-ruinée que l'on voit au sud de la ville. Notre Italien qui avait sans doute pioché le guide pour acquérir quelque supériorité d'occasion, voulut nous en conter la romantique histoire et commença par proférer quelques cris dans sa langue pour s'exciter dans son récit. Enfin nous pûmes saisir cette phrase :

— *Bramafam* signifie : *crier, bramer la faim*.

Marie se rapprocha, prévoyant une tragédie. Ce succès agita de plus belle M. Pontamare qui n'y était pas accoutumé, et il se lança dans son épisode avec la fougue d'une automobile dans une voie royale :

— Là, prononça-t-il fièrement comme s'il accomplissait une action d'éclat, une femme est morte de faim par ordre de son mari.

— Le sauvage ! s'exclama Louise, tandis que sa sœur ouvrait les yeux tout grands et s'apprêtait à palpiter.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Elle s'appelait Mincie de Bragance. Il s'appelait René de Challand. Elle l'avait trompé. Il l'enferma dans cette tour qu'il mura, et il venait chaque jour se repaître de ses cris d'agonie. Bientôt elle cessa de *bramer*. Ce fut le silence : il était vengé.

Louise s'appliquait les deux mains en tampon sur les oreilles pour ne plus entendre de telles horreurs que Marie, plus résistante, accueillait en se raidissant.

— Taisez-vous, c'est affreux, protesta la première.

— Il l'aimait, déclara la seconde. L'amour seul peut inspirer un tel supplice.

— Oui, l'amour, affirma l'Italien, qui promena sur notre groupe un regard dominateur.

Personne ne l'avait jamais pris au sérieux, pas même Mme Villani qui, volontiers, épargnait ses filles en l'accaparant. Grâce à son épouvantable histoire, il se réhabilitait, se rengorgeait, plastronnait, faisait la roue comme s'il avait eu des plumes de paon au derrière. Ah ! il se permettait de donner la chair de poule

à Marie ! Je brûlai de lui arracher son triomphe, j'interrogeai l'espace et je me hasardai :

— Il y a une autre tour.

M. Pontamare laissa entendre un petit gloussement qui signifiait : « Des tours, il y en a partout, mais des tragédies amoureuses ! » Echauffé par un désir de lutte, je défiai mon rival en insistant :

— La tour du Lépreux.

— Ah ! ah !

— Racontez, réclamèrent, d'un commun accord, Marie et Louise.

— Tout le monde connaît l'histoire du Lépreux.

Gentiment, Louise insista :

— Racontez quand même.

Je pris mes informations. Nous avions passé presque devant ma tour en arrivant de Courmayeur. Elle dépend de l'hospice de la Charité. Une bonne femme nous accueillit et nous ouvrit le jardin :

— Ce jardin, nous explique-t-elle, était divisé en deux par une haie. Le Lépreux, Pierre-Bernard Guasco, en cultivait une partie, et sa sœur l'autre. A cause de la haie ils ne pouvaient pas se voir, mais ils pouvaient se parler. La

sœur était malade seulement à l'intérieur, tandis que le visage du frère était tout rongé.

La tour carrée et couronnée de créneaux, bâtie sur un bastion romain, est appuyée à un corps de bâtiment. Nous sommes presque à la campagne. La cité d'Aoste, d'ailleurs si paisible, n'envoie jusqu'ici aucune rumeur. Au delà, ce sont des jardins et des prairies que recouvre une belle herbe grasse. Et sur tout l'horizon se détache la dentelle des Alpes dont le soleil fait miroiter la neige.

Nous visitons successivement le rez-de-chaussée (deux pièces voûtées) qu'habita Marie-Angélique Guasco, et le premier étage que le Lépreux occupa. Cet appartement se compose d'une cuisine, d'une chambre à coucher qui donne par deux fenêtres sur la campagne, et d'une grande chambre où l'on venait célébrer la messe pour l'infortuné. De cette pièce une porte ouvre sur une terrasse large comme un gros mur et longue de quelques pas. C'était la promenade du malheureux sous un arceau de vigne. De là aussi il pouvait descendre dans le jardinet.

— Le pauvre homme ! murmura Louise compatissante.

— Il devait être bien repoussant, ajouta Marie.

— Dans le pays, personne n'a reproduit ses traits ? interrogea Artix.

— Oh ! non, personne. On avait peur de l'approcher, vous comprenez.

Quant à M. Pontamare, il se tenait à l'écart, hostile et goguenard. Je lui réservais un tour de ma façon.

— Vous vous trompez, madame, dis-je à notre hôtesse, on le venait voir parfaitement, et même il aimait beaucoup les enfants et la conversation.

Puis, je donnai quelques détails aux jeunes filles :

— Xavier de Maistre lui rendit plusieurs fois visite, en compagnie d'une jolie veuve d'Aoste qu'il pensait épouser. Elle s'appelait Mme Barillier. Il était sans fortune et devait quitter bientôt la ville où il tenait garnison, de sorte qu'elle lui préféra un notaire valdotain.

L'Italien gonflait et dégonflait ses joues, pour bien montrer que ma banale anecdote ne contenait que du vent. Marie manifesta un grand mépris pour la jolie veuve, et Louise soupira :

— C'est la vie.

— C'est la mort, rectifia sa sœur.

Artix, indifférent, notait sur son calepin le profil grimaçant de la bonne femme qui portait les clefs. Je commençais de produire un petit effet.

— Attendez. Trente ans plus tard, Xavier de Maistre, qui était général en Russie et qui avait, par surcroît, conquis la réputation littéraire avec son *Lépreux*, venait s'installer à Pise avec sa femme et ses enfants. Il rechercha la trace de son ancienne fiancée et il lui écrivit. On lui répondit de la cité d'Aoste. Il fut enthousiasmé.

— Ah ! ah ! ricana M. Pontamare.

Les jeunes filles, que ce retour avait captivées, le firent taire.

— C'est charmant, déclara Marie.

Un tel éloge fut ma récompense.

— C'est drôle, trouva Louise. Après trente ans, comment étaient-ils faits tous les deux ?

Je fus bien forcé de les peindre :

— Lui-même se révèle avec ingénuité chauve et ventripotent. Mais elle ne donne pas de détails sur son physique. Nous pouvons croire que ce fut par prudence.

Louise, qui est pratique, réclama un dénouement pour cette aventure sentimentale.

— Et comment cela finit-il ?

— Le mari valdotain prit ombrage de cette correspondance.

— L'imbécile !

— Tandis que Mme Xavier de Maistre ajoutait chaque fois quelques lignes aux lettres de son mari.

— Celle-là me plaît.

Ces deux réflexions provenaient de Louise, car Marie se contentait d'admirer une constance si merveilleuse :

— Le temps ni la distance ne peuvent rien sur l'amour.

Eclipsé, M. Pontamare boudait. Artix, sans pitié, souligna son désastre :

— Vous voilà enfoncé avec vos histoires de canaques. Et maintenant où allons-nous ?

— Rejoindre maman, dit Louise.

Marie réclama une visite à l'église Saint-Ours que nous avions oubliée et qui date du douzième siècle. Et comme nous revenions à l'hôtel après cette dernière promenade, sa sœur murmura sur un ton de prière :

— Ne me montrerez-vous pas un crétin ?

— Un crétin ?

— Mais oui. Puisque nous visitons toutes les curiosités. J'ai lu dans le Bœdeker : « Il y a encore à Aoste beaucoup de crétins. »

Mais nous ne pûmes en découvrir. Marie, d'ailleurs, manifestait pour cette chasse une grande réprobation, tandis qu'Artix nous expliquait, en invoquant les albums de Vélasquez sur les idiots, que la laideur était beaucoup plus variée que la beauté. Comme nous passions devant une boutique d'orfèvrerie, ces demoiselles s'arrêtèrent pour regarder des pierres des Alpes montées en bagues.

— Je préfère la verte, montra Marie.

— C'est l'espérance.

— Et moi, dit Louise, cette blanche opaque qui ressemble à une perle.

— C'est signe de larmes. Ne le savez-vous pas ?

La jeune fille me nargua en riant :

— Je le sais.

De moi-même, j'eusse interverti l'ordre de leurs préférences. J'entrai aussitôt dans la boutique, et j'en revins avec les bagues :

— Permettez-moi de vous les offrir.

Et, pour m'excuser, j'ajoutai :

— Ce sont des bijoux de foire.

Elles hésitèrent à accepter, car ce sont des jeunes filles bien élevées. Mon cadeau n'avait pas de valeur, ne pouvait se porter qu'aux champs. Elles me tendirent leurs doigts avec

de petites mines confuses fort agréables. M. Pontamare, qui était demeuré en arrière et qui nous rejoignait à cet instant, me vit passer l'anneau de Marie, et ne perdit pas une occasion de commettre une gaffe retentissante :

— C'est un anneau de fiançailles?

Par un revirement singulier, il paraissait me prendre au piège et chanter victoire en formulant cette question saugrenue. Les deux jeunes filles devinrent cramoisies, et moi-même, j'éprouvai une sensation de plaisir et de gêne. Je me tirai d'affaire avec un compliment :

— Une jolie fiancée, n'est-ce pas ?

Et je ris, mais sans beaucoup d'esprit.

— Il fallait choisir, convint Artix, toujours embarrassé pour son tableau.

Là était précisément la difficulté. Cependant la réflexion de l'Italien avait jeté un froid entre nous. Dès qu'on parle de fiançailles à des jeunes filles, voilà que leurs têtes travaillent et qu'elles ont la cervelle à l'envers. On flirte aisément en villégiature et l'on y jouit d'une certaine liberté innocente. A quoi bon troubler cet état agréable où l'on ne prend pas au sérieux les choses tout en désirant parfois qu'elles le deviennent ? La maladresse de M. Pontamare avait bouleversé

nos relations comme un bœuf immergé dans une eau pure en trouble le cours.

Nous allâmes, avec des airs de chiens fouettés, sauf M. Pontamare qui frétillait sans qu'on sût pourquoi, retrouver la bonne Mme Villani dont la cordialité nous rasséréna un peu. Mais le retour se ressentit de notre noire humeur. Louise avait changé de place avec sa sœur que j'avais ainsi pour voisine. Ce fut maussade : rien n'intéressait celle-ci des hasards de la route, et que cette route est longue ! Courmayeur est à douze cents mètres d'altitude et Aoste à six cents. On descend tout le temps pour venir, et les chevaux prennent le grand trot, tandis que la montée est interminable. J'avais eu tort d'offrir ces malheureux bijoux. Au moment d'abandonner la diligence, Marie me dit simplement :

— Je vous remercie.

— De quoi donc, mademoiselle ?

— De la bague.

Ce n'était rien, mais le ton était convaincu et pénétrant, et la flamme des beaux yeux noirs se voilait d'une expression languissante. J'étais à la fois effrayé et flatté. Louise, elle, ne me remercia pas.

Après le dîner, on combina une autre partie

plans. Ces champs de glaciers, d'un rose de fleur d'amandier à la lumière, m'attiraient, me fascinaient par leur beauté vierge, par leur perfidie même. J'en oubliais les Marie-Louise. Je retrouvais en moi cet amour exclusif de la montagne, plus exaltant que tout autre amour, à cause de l'excitation permanente du danger et de l'effort. Je marchais devant, d'un pas lent, d'un pas de demoiselle. Je pensais entraîner ma troupe au delà du lac Combal, jusqu'aux chalets de l'Allée Blanche, afin de communiquer aux jeunes filles, dans un paysage unique au monde, la passion qui m'agitait. Comme nous approchions des chalets de la Visaille après lesquels c'est la solitude, M. Pontamare, qui formait l'arrière garde, nous signala une caravane. Je regardai à mon tour, et je comptai cinq hommes sur le sentier.

— S'il y a eu un accident, c'est la colonne de secours, dis-je à mon compagnon le plus rapproché, qui se trouvait être Marie.

Elle m'écouta avec indifférence, tandis que sa sœur, apprenant l'hypothèse, pensa aux morts et murmura :

— Les pauvres gens !

— Pourquoi ? dit Marie. Ils ont rencontré les

émotions qui font vivre. Et ils ont une belle tombe.

Elle comprenait la montagne, ou voulait me flatter. Je la trouvai un peu exagérée tout de même. M. Pontamare, qui continuait d'observer la troupe signalée, remarqua :

— Ils ne marchent pas vite.

Je calculai la distance qui nous séparait.

— De ce pas-là, avant dix minutes, ils nous auront rejoints.

En effet, leur lenteur n'était qu'apparente. Ils marchaient de ce pas régulier et allongé auquel on reconnaît les montagnards et qui ménage le souffle. Comme je l'avais annoncé, ils ne tardèrent pas à nous atteindre. Nous nous arrêtâmes pour les laisser passer et les deux caravanes se saluèrent. Je ne m'étais pas trompé : ce devait être la colonne de secours. Les cinq hommes portaient des cordes en sautoir et deux sacs dont j'avais déjà eu l'occasion de connaître le lugubre usage : on s'en sert pour la descente des cadavres. Ainsi j'avais le compte des victimes. Cependant ils avaient défilé sans prononcer une parole autre que leur *bonjour*. On les devinait graves et fermés, avares d'une force dont ils réglaient la dépense pour un devoir qui pouvait être long, difficile et périlleux. Allons-

nous les voir disparaître en avant de nous sans les avoir interrogés ? Les yeux de Marie et de Louise me suppliaient d'intervenir. J'en avais bien l'intention et je rejoignis le dernier de la troupe, qui était le guide Berthollet, de Courmayeur. Je réglai mon pas sur le sien, et je commençai :

— Vous allez chercher les deux morts ?

— Un ou deux.

— On ne sait pas ?

— Non.

Il fallait lui arracher les mots un par un. Je compris aux traits tirés de sa bonne face, à sa sueur abondante, qu'il fournissait une nouvelle course sans s'être reposé. Le beau temps avait dispersé les touristes sur toute la chaîne. On avait rassemblé à Courmayeur qui l'on avait pu trouver pour composer cette troupe. Je quittai mon homme et j'abordai le premier :

— Où ça s'est-il passé ?

— Au rocher du mont Blanc, au-dessus du refuge Sella.

— Une avalanche ?

— Non, une chute de pierres.

— Quels sont les morts ?

— Je ne sais pas. L'accident s'est produit hier soir au coucher du soleil. Toute la cordée

a roulé. Le guide David Froment est arrivé ce matin à quatre heures, la tête saignante et les yeux fous. Il était descendu de nuit et blessé. Sa langue était si sèche qu'il ne pouvait pas parler. On l'a couché, on lui a fait flamber du rhum. A force de le questionner, on a compris quelque chose, pas tout.

Il reprit haleine, puis continua :

— Ils étaient sept là-haut : trois voyageurs, David et Alexis Froment, guides, Antoni et Perrone porteurs. Il y en a un qui est mort, au moins.

— Lequel ?

Alors il me fit cette réponse professionnelle, qui n'étonnera aucun excursionniste :

— Un voyageur, — malheureusement. Ça, David l'a avoué.

— Et les autres ?

— Ils sont restés sur le glacier. Nous n'avons pas bien compris les boniments de David. Le passage n'est pas large. Nous trouverons bien.

— Vous êtes peu nombreux.

— Cinq ici.

— Ce n'est guère.

— On organisera une autre colonne le plus tôt posible. Les guides Frey qui s'était reposé

hier et Ravel qui ne se repose jamais grimpent tout droit par le glacier de la Brenva.

— Et vous par Miage ?

— Oui.

Comme pour s'excuser, il ajouta :

— Je revenais de la Dent du Geant.

Puis, me désignant ses compagnons :

— Eux des Grandes Jorasses. Tout le monde était déjà parti cette nuit, à cause du temps. A Courmayeur il n'y avait personne. Au lac Combal, nous rencontrerons peut-être des bergers.

J'hésitai une seconde, puis je proposai :

— Voulez-vous de moi ?

Le guide m'évalua sans hâte, d'une façon presque gênante, comme un maquignon un cheval, et conclut :

— Ce n'est pas de refus, monsieur. Mais ça sera rude, je vous préviens.

— Bien. Je vais vous rejoindre.

Je m'arrêtai pour attendre ma caravane qui était distancée de quelques mètres. Je fis part de ma résolution qui tout de suite me conquit les femmes, et je déclarai qu'en outre j'emmènerais le porteur avec moi. M. Pontamare murmura :

— Et notre déjeuner ?

— Nous le mangerons, n'ayez crainte. Vous,

vous allez redescendre sur Courmayeur. Je vous passe le commandement, miss Howart.

L'Angaise aux joues rouges s'avança :

— Je le prends. Mais nous sommes partis pour aller au lac Combal : nous irons au lac Combal.

Marie et Louise, un peu émues, me dirent adieu :

— Je suis contente de vous, approuva la première en me donnant sa main à baiser. Vous êtes héroïque.

Je protestai et Louise me recommanda :

— Soyez prudent.

Puis elle se précipita sur M. Pontamare à qui elle enleva son piolet :

— Prenez-le. Il pourra vous servir.

C'était juste. J'achevai le dépouillement de l'Italien, à qui j'empruntai sa gourde et sa musette. Il tenta de résister, mais tout le monde le condamna, de sorte que bon gré mal gré il dut s'exécuter. Artix, qui n'est mesquin que dans les petites occasions, se tâtait pendant cette manœuvre.

— Je pars aussi, m'annonça-t-il sans empressement, mais avec un courage méritoire.

— Très bien. Seulement tu nous gêneras.

— Crois-tu ?

— Certainement. On ne grimpe pas comme ça au Rocher du mont Blanc sans préparation.

Il eut une geste magnanime :

— Alors, j'y renonce.

Il y renonçait avec facilité.

— Quand reviendrez-vous ? me demanda Louise.

— Je ne sais pas : demain soir, probablement, ou après-demain.

Et Marie, fièrement, de me déclarer :

— Je vous attends.

Je brusquai les adieux, et m'éloignai avec Bernant, mon porteur, afin de rattraper la colonne qui, pendant ce colloque, avait gagné sur nous un intervalle inquiétant. En me retournant après quelques minutes je n'aperçus que la figure de brique de miss Howart qui marchait en tête. Désormais, jusqu'à mon incertain retour, j'appartenais au devoir que j'avais revendiqué et que j'avais déjà eu à remplir une fois en des circonstances tragiques, à la Barre des Ecrins en Dauphiné. Après avoir passé la Doire, nous atteignîmes le lac Combal dont l'eau pâle et transparente reflète l'énorme moraine des glaciers de Miage. Là, nous opérâmes notre jonction avec la troupe de secours.

Du lac Combal à la cabane Quintino-Sella,

l'ascension est dure. On la fait en plein soleil. Nous avancions — trop vite — sans échanger un mot et sans halte, les yeux brûlés par la réverbération, la chemise collée au dos trempé de sueur. Le premier, Berthollet, qui est un peu corpulent, s'arrêta :

— Je n'ai rien mangé ce matin, expliqua-t-il.

Quatre voix successives répétèrent :

— Moi non plus.

Aucun d'eux, dans sa hâte de partir, n'avait songé aux provisions. Au refuge, on en trouverait, mais le refuge était encore à deux heures de marche. Je déballai notre déjeuner que portait Bernant, ou plutôt une partie de ce déjeuner que Mme Villani et M. Pontamare avaient préparé avec une abondance magnifique, car il fallait prévoir les difficultés du ravitaillement pour une expédition dont nous ne savions pas la durée. Je distribuai à mes compagnons du jambon et des œufs durs et je débouchai une bouteille de champagne sur les trois que nous emportions. Une bouteille de champagne pour sept, ce n'est guère. Telle est pourtant la vertu de ce vin doré et vivant que nous fûmes, en repartant, envahis par un merveilleux optimisme. Non, ce n'était pas vers la mort que nous montions. Le pauvre David Froment avait

dû se tromper. Nous trouverions la caravane intacte, et quel bon coup nous boirions en rentrant à Courmayeur !

A l'entrée de la cabane Quintino-Sella, Frey et Ravel, les deux guides qui avaient pris directement par les glaciers de la Brenva, nous ayant vus venir, nous attendaient.

— Eh bien ?

— Nous en avons déjà transporté un. Il en reste quatre. Montez vite.

— Est-ce loin ?

— Encore deux heures.

— Morts ?

— Un seul. On le retirera le dernier.

Ce colloque s'échangeait de haut en bas, à quelques mètres. Nous n'entrâmes pas dans le refuge : à quoi bon ? Seul, Bernant posa son sac.

En passant devant la porte, j'aperçus un jeune homme allongé, si abattu qu'il ne pouvait parler. Je reconnaissais ce visage sans lui donner un nom.

— Qui est-ce ?

— M. de Thoiry.

— Sain et sauf ?

— Non, une jambe cassée.

Quelle journée ! Je ne me souviens pas d'en

avoir vécu une plus pathétique ni plus fatigante. Après M. de Thoiry, il fallut successivement dégager le survivant des frères Sernin, le guide Alexis Froment et les deux porteurs Antoni et Perrone. Tous avaient la jambe ou le pied fracturé. Ainsi immobilisés, le froid et le chaud subis tour à tour sur le glacier dans une position incommode pendant une nuit et ce jour que nous diminuions le plus possible, les avaient hébétés. Ils divaguaient. Le vieux cognac de la gourde que j'avais héritée de M. Pontamare servit à les réconforter. Nous fûmes heureusement rejoints dans l'après-midi par une seconde colonne de secours qu'un médecin accompagnait.

Le soir, nous avions achevé de transporter les malheureux dans la cabane Quintino-Sella. Seul, le mort demeurait dans sa crevasse. Mais celui-là pouvait attendre au lendemain. Pour être véridique, je dois ajouter que sans la présence de M. Sernin, qui avait recouvré ses esprits et pleurait son frère en silence, nous avions tant besogné et nous avions si faim et soif qu'il eût suffi d'un rien — deux doigts du champagne de Mme Villani — pour provoquer en nous cette détente de joie que la jeunesse éprouve jusque dans le voisinage de la mort. Plus d'un — je le devinai — trouvait fâcheux ce

désespoir qui nous imposait une contrainte. Et chacun pourtant avait joué sa vie pour le salut des victimes avec cette solidarité toute simple que j'ai admirée souvent en montagne et qui est comparable à celle des marins.

L'expérience démontrait une fois de plus l'inutilité de certains passages que l'on s'obstine à vouloir suivre. De Courmayeur au mont Blanc l'ascension n'est jamais commode. Par le glacier du Dôme elle est du moins praticable. Par les glaciers du Brouillard et du Fresnay, par le glacier de la Brenva, elle est toujours dangereuse. Elle est presque facile par le glacier du Miage jusqu'au refuge Quintino-Sella : mais de là, on monte par le Rocher du mont Blanc, et il faut redouter les chutes de pierres à la descente. La caravane de MM. de Thoiry et Sernin avait accompli la montée dans des conditions excellentes, mais très lentement. Elle avait passé la nuit à la cabane du Rocher, qui n'est qu'à trois mille mètres. De là au sommet, on compte près de neuf heures. Or, elle en mit presque douze à cause de la neige fraîche qui compliquait l'escalade. Nénanmoins, elle avait largement le temps de redescendre avant la nuit au refuge d'en haut. On s'était mis à la corde. On n'avait plus qu'une heure et demie de des-

cente quand un bloc se détacha et enleva le dernier de la cordée. Ce fut si violent et imprévu que toute la cordée, mal fixée, fut entraînée et roula le long de la pente. Au bout, il y avait une petite crevasse invisible. Ils la franchirent dans leur course, sauf un qui tomba dedans et se cassa les reins. Celui-là retint les autres, la corde, par miracle, ne s'étant pas rompue. Tous étaient évanouis. Quand ils revinrent à eux — au bout de combien de temps ? — ce fut pour entendre râler dans la crevasse. Ils se comptèrent : un des Sernin manquait, ou plutôt était là, mourant. Ils se tâtèrent pour lui porter secours. Un poids de plomb les alourdissait. Seul, le guide David Froment, blessé à la tête, avait les jambes libres. Il se dégagea de la corde, se pencha sur la crevasse. On n'entendait plus rien ; le râle avait cessé. D'ailleurs, il n'aurait jamais pu, sans aide, tirer de là le moribond. Il se noua un mouchoir autour de la tête pour arrêter le sang qui coulait et alla chercher du secours. Le soleil était couché. Il passa la nuit à descendre. Il crut ne jamais arriver : trois fois il se coucha pour mourir et se releva. A quatre heures du matin, il parvenait à Courmayeur.

C'est ainsi que je reconstituai le drame d'a-

près la situation des lieux et les explications des victimes. Quant au tragique retour de David Froment, j'en ai su plus tard les détails.

Le lendemain, dès l'aube, il fallut se remettre à la tâche. Entassés les uns sur les autres dans l'étroit refuge dont la meilleure place avait été laissée aux blessés, nous avions à peine fermé l'œil. L'entrain nous manquait : le plus grand obstacle au dévouement, c'est la durée. Quel effort nous restait à accomplir, cependant! Retirer le mort de la crevasse et le descendre, surtout descendre à dos d'homme, d'une hauteur de trois mille quatre cents mètres, les victimes jusqu'à Courmayeur. La journée peut-être n'y suffirait pas. Avec le médecin je me trouvai diriger les opérations, les guides acceptant difficilement la suprématie de l'un d'entre eux. J'envoyai Bernant en avant-garde pour nous ramener des mulets au lac Combal, ce qui diminuerait d'autant notre trajet et les difficultés.

— Nous commençons par les voyageurs ? me demanda Berthollet en me désignant l'alignement des blessés.

— Cette question ! répliquèrent dédaigneusement les autres.

Comme s'il n'était pas de règle entre guides que l'on sauve d'abord les clients !

On s'approcha de M. de Thoiry et de M. Sernin pour les charger. Ils refusèrent catégoriquement :

— D'abord ceux-ci, dit le premier, montrant ses compagnons.

Et le second déclara :

— Je veux revoir mon frère. Mort ou vivant.

On pria M. de Thoiry de se tenir tranquille et on l'emporta. Mais on respecta la demande de M. Sernin qui insistait avec une violence farouche. Je le quittai pour suivre l'équipe qui remontait au Rocher du mont Blanc chercher le cadavre. On le retira presque intact de visage, un peu de sang à la bouche : il avait eu les reins brisés. Je passe sur la scène de reconnaissance à la cabane Sella.

La nouvelle du sinistre avait agité Courmayeur, de sorte qu'au lac Combal il y eut affluence excessive de secours : toute une cavalerie pour les transports, avec brancards et civières, et une quantité de provisions telle qu'un repas de noces n'en eût pas exigé davantage. Les convois s'échelonnèrent tout le jour. Je revins avec le dernier, celui des frères Sernin. Nous étions rendus de fatigue. La nuit montait du fond du val. Nous avions faim et soif. Deux

heures de marche nous séparaient encore du village.

— Est-ce qu'on ne souffle pas ? me proposèrent les guides.

— Arrêtons-nous.

Ma foi ! nous fîmes honneur aux provisions qu'on avait accumulées. Le mort était là, dans son sac, et le survivant des frères Sernin, qui, la cheville brisée, déjà mise par le docteur dans un appareil, souffrait beaucoup, ne mangea ni ne but. Mais nous autres, qui avions *travaillé*, nous n'avions pas les mêmes raisons. Frey et Ravel, qui sont jeunes et ardents et avaient fourni une somme anormale d'énergie, se ravitaillèrent copieusement, je vous en réponds. J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de rire trop fort de Berthollet dont la corpulence les divertit, et je brusquai le départ afin de couper court à des manifestations que la détente nerveuse après l'effort expliquait.

La nuit était noire, toute piquée d'étoiles qui donnaient au prodigieux glacier de Miage une vague teinte blanche. Bientôt nous aperçûmes les feux de Courmayeur. Alors je me souvins des Marie-Louise que j'allais revoir, et je constatai avec stupeur que, pendant ces deux jour-

nées absorbées par une lutte émouvante, elles avaient à peine effleuré ma mémoire. En même temps qu'elles réapparaissaient dans ma vie, je les séparais avec une facilité nouvelle l'une de l'autre, et sans hésitation voici que mes préférences s'envolaient toutes vers Louise.

VI

FIANÇAILLES

Nous étions attendus à l'entrée de Courmayeur. De loin, nous distinguions la lueur mouvante des torches. Le syndic de la commune avec son conseil, le curé en surplis avec ses clercs, nous reçurent officiellement. On forma un cortège autour du mort qu'on avait déposé sur une civière portée à bras et que suivait son frère assis et fixé tant bien que mal sur un mulet, et l'on gagna l'hôtel Victor-Emmanuel où l'on avait arrangé une pièce du rez-de-chaussée en chapelle ardente. La population qui nous accompagnait, et qui était composée en majeure partie de baigneurs venus par curiosité, mani-

festait par son recueillement et son silence l'émotion qu'elle recevait de ce tragique retour. Je reconnus les dames Villani que je saluai sans quitter mon rang, car je me trouvai, sans l'avoir cherché, jouer un rôle d'organisateur. Après quelques prières du prêtre et un défilé autour du défunt dont chacun tenait à honneur d'asperger la dépouille d'eau bénite, le cortège se rompit et la liberté nous fut rendue.

Je n'avais qu'un désir qui était de gagner mon lit. Tant que j'avais été soutenu par la pensée du but à remplir, je n'avais pas trop senti les effets de la fatigue et du manque de sommeil. Brusquement, je me découvrais harassé. Je n'avais pas l'entraînement d'un professionnel et, les nerfs détendus, j'étais sans forces. Je demandai ma bougie au bureau de l'hôtel et m'apprêtai à une dernière ascension, celle de ma mansarde, quand on m'avertit que j'avais changé de chambre.

— Pourquoi donc ?

— Mesdames Villani vous ont installé dans leur appartement. Numéro douze, au premier étage.

Très surpris, je répétai :

— Pourquoi ce changement ?

Le gérant sourit d'un air entendu qui m'exas-

péra. On disposait de moi sans me consulter. Au lieu d'aller tranquillement goûter dans mon gîte un repos non sans peine acquis, voilà que je devrais répondre aux questions de ces dames, subir leurs félicitations, accueillir leurs prévenances avec gratitude. Sans aucun empressement je frappai au numéro douze. Ils furent trois ou quatre au moins à m'ouvrir : les deux jeunes filles, Artix, M. Pontamare. Celui-ci cria même d'une voix de tonnerre :

— Le héros !

Et il donna le signal d'une embrassade générale. Après lui, ce fut le tour d'Artix, qui m'effleura correctement, puis de miss Howart dont la joue rugueuse piqua comme une barbe de trois jours, puis de Mme Villani, lente, maternelle, auguste et la joue molle. Restaient Marie et Louise. Je voulus prendre la main de la première, mais elle me tendit le visage.

— C'est beau, me dit-elle.

Et ses yeux flambaient.

Louise seule se contenta d'un baiser sur la main. Elle était rougissante et comme mal à l'aise. Pourquoi m'écarter quand tout le monde me fêtait ? C'était elle, pourtant, qui me plaisait davantage. Là-haut, pendant une halte, j'avais mieux compris, sans m'y arrêter bien long-

temps, son charme discret et pur. Mais elle n'en savait rien.

Dans le petit salon où l'on m'avait introduit, une table était dressée. On but du champagne, on mangea des gâteaux, et moi, je parlai. Comment ne pas raconter l'expédition à des hôtes si courtois ?

— Et mon piolet, vous a-t-il beaucoup servi ? réclama l'Italien.

— Beaucoup.

Satisfait, il se rengorgea. Il entendait participer au sauvetage par les mérites de son instrument.

— Vous étiez assez nombreux sans moi, constata le peintre avec une fausse modestie.

Les dames palpitaient, sauf miss Howart dont la sensibilité est pour ainsi dire nationale et ne vibre qu'à l'occasion de l'Angleterre. Je ne cherchais nullement à attirer l'attention sur moi. Au lieu d'exagérer mon importance, je m'appliquais systématiquement à la diminuer, mais je ne récoltais que des hochements incrédules ou des protestations indignées. M. Pontamare avait donné le ton : j'étais un héros, ce qui veut seulement dire que j'étais à la mode. A cela personne ne peut rien changer. C'est un fait agréable ou désagréable qu'il faut subir.

Les lumières, deux jolis visages, l'or agité du vin, et aussi un peu de vanité satisfaite, m'avaient dégourdi pour un moment. Peu à peu, malgré mon plaisir, la lassitude me reprit. M. Pontamare, qui me couvait des yeux comme une nourrice son bébé, s'en aperçut et fit un grand tintamarre pour me venir en aide :

— Oh ! voyez ces traits altérés. Vite, vite, un lit, ou il va mourir.

On me bouscula pour me pousser dans la chambre voisine où je retrouvai la valise d'Artix et mes rares effets. C'était une belle pièce, bien meublée et confortable ; à coup sûr, une des meilleures de l'hôtel.

— Pourquoi, dis-je à Mme Villani, m'avoir ainsi logé ? Ma mansarde était suffisante. Ici, je crains de vous déranger beaucoup.

M. Pontamare, qui ne perdait rien au change et n'avait pas offert son domicile, s'échauffa sans tarder.

— Une mansarde ! Un héros dans une mansarde !

Et Artix d'ajouter mollement :

— J'ai bien proposé ma chambre. Ces dames n'ont pas voulu.

— En effet, expliqua Mme Villani, non sans mérite, car elle avait horreur des explications.

Vous ne dérangez personne. Mes filles partageront mon lit qui est grand, et je prendrai celui de Louise. Vous serez mieux ici que sous les toits.

— Sans doute, mais je suis indiscret.

On se récria, surtout l'Italien. Après m'avoir haï sans mesure pour mon histoire du Lépreux, il me témoignait une affection dont le poids était écrasant.

— Nous avons seulement gardé cette armoire pour les robes de mes filles. Mais vous n'avez pas beaucoup de bagages.

J'en avais beaucoup moins encore que ces dames ne s'imaginaient. Cette réflexion ne fut pas goûtée par Artix qui considérait avec des yeux mouillés la belle valise en peau de truie et, pendus aux murs, le complet vert olive et la toilette de soirée, témoignage éclatant de sa munificence. Je remerciai de mon mieux en rentrant au salon pour saluer ces demoiselles :

— Je n'abuserai pas longtemps de votre générosité, expliquai-je en finissant. Je dois bientôt repartir.

— Repartir ?

— Quelle idée !

M. Pontamare me confisqua avec ces mots :

— Vous ne partirez pas.

Je ne lui prenais pas son local. Seul, Artix n'insistait pas : il comptait récupérer ses vêtements, et puis l'on s'occupait trop de moi. Seul? Louise, non plus, n'avait rien dit. Sa sœur, au contraire, lorsque je pris congé d'elle, me notifia avec certitude :

— N'est-ce pas, vous ne partirez pas ?

Enfin on consentit à m'abandonner. De deux jours je ne m'étais pas déshabillé et j'en avais grande envie. Je ne fus pas long à le faire et trouvai au linge de nuit d'Artix une fraîcheur particulière. De même le lit de Marie — c'était sa chambre qu'elle m'avait cédée — avait une mollesse et une douceur nonpareilles. Je crois bien que je dormis douze heures. Le lendemain matin, à mon réveil, j'entendis des chuchotements et de menus pas étouffés devant ma porte.

— Il dort encore.

— Ne le réveillons pas.

J'étais déjà l'objet de toutes sortes de soins et d'attentions. Une fois habillé — avec le complet vert olive — dès que je parus au petit salon, on s'empara de moi :

— Vous déjeunerez ici.

— Thé, café au lait, chocolat ?

Je répondis gaiement :

— N'importe quoi : j'ai très faim.

— Non, non : il faut choisir.

Toujours, donc, il fallait choisir !

— Chocolat, si vous voulez bien.

Elles se précipitèrent toutes deux, Marie et Louise, pour sonner leur femme de chambre. Il me parut cependant que Louise s'effaçait volontairement devant sa sœur.

— Du chocolat, commanda Marie. Je prendrai aussi du chocolat.

Elle ajouta, montrant la table où deux couverts seulement étaient mis :

— Voyez : je vous ai attendu pour déjeuner.

— C'est gentil.

Et me tournant vers Louise :

— Vous n'avez pas eu cette patience ?

La jeune fille rougit comme la veille.

— Ce n'était pas nécessaire, puisque Marie vous attendait.

Puis elle reprit après un instant :

— Maman nous a recommandé de vous soigner. Avez-vous bien dormi ?

— Presque le tour du cadran.

— Vous en aviez besoin après tant de fatigues.

Sa sœur la dépassa aussitôt :

— Tant d'héroïsme !

Encore ! Je crus entendre M. Pontamare, et

cette exagération m'agaça. Mais on nous apporta un chocolat dont l'arome était exquis, et le même plateau était chargé de croissants, de beurre, de miel et de confiture. Il y avait là de quoi supporter bien des compliments. Je m'assis en face de ma partenaire qui m'y conviait, tandis que Louise restait debout.

— Alors vous en avez sauvé cinq ? préluda Marie.

Devrais-je recommencer mon histoire ? Même pour l'agrément de voir briller ses yeux, je ne m'en sentais pas le courage.

— Nous étions nombreux pour cette opération, mademoiselle.

— Vous étiez le chef.

— Mais non, je vous assure.

Le visage posé sur les deux paumes de ses mains — son beau visage allongé au teint uni de fleur — elle me regardait, et son regard me perçait comme une pointe, me pénétrait. Comment elle eût déjà fini de déjeuner, je n'aurais su l'expliquer. Il me semblait lui avoir vu étendre du beurre sur un croissant. Je comptai les croissants : il en manquait deux. Le miel même avait été attaqué. Cet escamotage tenait du prodige. Avec un air dédaigneux elle planait au-dessus de la nourriture et j'aurais juré qu'elle

n'avait touché à rien. J'avais honte de manger si apparemment. Je voulus me servir de ma cuiller avec plus de légèreté, mais je ne réussis qu'à tacher la nappe, ce qui m'ôta incontinent toute désinvolture.

Par suite de cet incident la conversation tomba. Il est pénible de se bourrer de chocolat sous les yeux d'une jeune fille romanesque qui méprise les choses de la table et garde le silence. Pourquoi ne parlait-elle pas ? Sans être grand clerc, je devinai qu'elle attendait une autre conversation.

« Décidez-vous, me disaient ses yeux. Il ne faut pas tant de temps pour avaler un croissant beurré et une tasse de cacao. Cela s'exécute en un clin d'œil, et nous avons déjà cligné beaucoup. Vous baissez la tête et l'on ne distingue pas ce que vous pensez. Ne remarquez-vous pas que nous vous appelons ? »

Je le remarquais très bien, mais je n'en baissais que davantage la tête. Je la relevai pour chercher Louise qui devait être là, que j'avais complètement oubliée depuis quelques instants, et qui me serait d'un utile secours. Mais Louise s'était évaporée comme un fantôme, car je ne l'avais pas entendue sortir.

— Vous cherchez ma sœur ?

— Oui.

— Elle nous a laissés. Elle a eu peur de nous gêner. Vous comprenez.

Je ne comprenais pas du tout pourquoi elle aurait eu peur de nous gêner. Notre tête-à-tête se compliquait, devenait embarrassant. Une crainte obscure m'envahissait. Je ne faisais plus figure de héros.

— Mon père arrive demain, continua la jeune fille.

— Je serai heureux de le connaître.

— Lui aussi, désire beaucoup vous connaître. Nous lui avons écrit avant-hier. Alors il a télégraphié qu'il arrivait.

Que lui avait-on écrit pour motiver ce brusque voyage ? Elle reprit :

— Il ne s'arrêtera guère. Un jour ou deux. Il remplace l'ambassadeur. Alors il est très nécessaire.

— Evidemment.

Je me tenais sur la plus grande réserve, presque sur la défensive. On m'annonçait cette arrivée tout comme si elle me concernait. Je redoutais vaguement quelque combinaison à l'italienne élaborée pendant mon absence. Enfin j'achevai mon interminable chocolat :

— Je vais prendre des nouvelles de M. Sernin.

— Vous avez raison. Vous êtes bon. L'infortuné jeune homme.

— Au revoir, mademoiselle.

— Au revoir. Nous nous retrouverons à la table d'hôte. Mais revenez ici auparavant. Je ne sors pas.

Sur le seuil elle m'adressa encore un sourire plein de sous-entendus. Décidément quelque chose se tramait pour ou contre moi. J'allai visiter les blessés. Sur mon parcours je fus arrêté par deux ou trois personnes de l'hôtel que je connaissais à peine et qui me félicitèrent chaudement. Je supposai que c'était de ma belle conduite et je remerciai non sans gaucherie.

— Ce sont les guides, dis-je un peu impatienté, à la troisième.

— Mais non, mais non. J'ai su par M. Pontamare....

— Et quoi donc ?

— Par Mme Villani... Enfin, vous savez bien... Charmante, tout à fait charmante... Félicitations.

Et l'on me laissa fort interloqué. Cet état d'incertitude ne pouvait durer. Je courus chez

Artix que je mis au courant de mes doutes. Il m'écouta sans broncher.

— Eh bien, mais c'est très simple.

— Tu trouves ?

— Tu es le fiancé de Mlle Marie Villani. Mes compliments.

Je souris, mais sans plaisir. C'était pourtant une perspective agréable.

— Généralement, on n'apprend pas ses fiançailles de la bouche d'autrui. Raconte-moi du moins comment cela s'est passé.

Artix ne se fit pas prier. Je vis bien qu'il aurait voulu m'avertir dès la veille :

— Hier soir tu étais si entouré, si caressé et cajolé que je n'ai pas pu te prendre à part. C'est M. Pontamare qui a tout manigancé.

— M. Pontamare ?

— Oui. Ces Italiens, il faut s'en méfier. Ils sont à la fois exubérants et diplomates. Sous leurs emballements ils combinent. Celui-là est parent des Villani. Nous ne le savions pas, et il nous surveillait. Il a travaillé pour sa famille ; quoi de plus naturel ?

— Mais comment ?

— Il cherchait des maris pour ces demoiselles, car la bonne Mme Villani en est bien incapable, Dès qu'il eut compris tes préférences...

— Mes préférences ?

— Oui, pour l'aînée... Il manœuvra dans ce sens avec une rapidité foudroyante.

— Mais je n'ai rien dit de compromettant.

— Tu as offert une bague à Marie.

— A Mlle Louise aussi.

— Oui, mais tu l'as passée toi-même au doigt de Marie, et quand M. Pontamare a fait allusion à vos fiançailles, tu n'as pas nié.

— C'était une plaisanterie.

— On l'a prise au sérieux. Tandis que tu tartarinais sur les sommets et faisais battre la chamade à tous les cœurs féminins, Marie se drapait comme une veuve. On la consolait avec des allusions à son bonheur futur. Tout le monde a cru M. Pontamare, Mme Villani, ses filles, ce tambour-major de miss Howart, et toutes les relations de ces dames.

— Les relations de ces dames ?

— Oui. Et l'on a télégraphié à l'ambassadeur.

— A l'ambassadeur ?

— Je veux dire au secrétaire d'ambassade. Il arrive demain pour voir son gendre.

— Son gendre ? Ah ça ! mais tu te moques de moi.

— Pas du tout. Et mon tableau sera pour

toi. Marie occupera décidément le premier plan.

Je fis taire le fâcheux, car j'étais fort irrité :

— C'est bien. Je partirai demain.

— Tu me rendras mes habits.

— Sois tranquille.

Il se vengeait de mon succès de la veille en continuant de me persifler. Tout à coup, sans avertir, il redevint sérieux :

— Au fait, pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Le premier jour, je t'ai envié jusqu'à la colère. Elle est grande et belle. Sa ligne est classique. Souviens-toi de son ovale allongé, de ses joues unies, de ses yeux de flamme, de tout ce visage passionné. Il lui manque la grâce et le sourire de sa sœur. Mais on ne peut pas tout avoïr. Pourquoi ne l'épouserais-tu pas ?

Je le regardai bien en face :

— Parce que c'est Louise qui me plaît.

VII

LOUISE

Artix m'avait attiré dans un véritable guet-apens, sous prétexte de lui désigner dans leur ordre les figures de son tableau. Et ce M. Pontamare, parent sournois et vigilant, qui se mêlait de mes affaires sans en être prié ! Et cette dame Villani, indolente et molle, qui abandonnait à la Providence le soin de lui découvrir des gendres ! Et ces jeunes filles qui se prêtaient à la supercherie ! J'étais furieux contre le monde entier. Je dus pourtant convenir en moi-même que ni Marie ni Louise ne m'étaient indifférentes. Leurs images se superposaient avec tant d'harmonie, l'une aux *yeux de flamme* et au

visage passionné, l'autre toute claire et gaie. Pendant mes deux jours d'isolement, repris par la montagne, je les avais délaissées. Et à mon insu, il avait suffi de cette courte absence pour opérer une séparation entre les deux sœurs. Au retour, plus libre de mon jugement, j'apercevais distinctement chez l'une un souci perpétuel de l'effet à produire, chez l'autre un oubli constant de soi-même. J'avais pu flirter avec Marie pour le plaisir de lui entendre débiter ses jolies phrases et développer ses enthousiasmes de commande : le naturel et la franchise de la cadette auraient seuls pu me conduire jusqu'à des fiançailles. Et voici qu'une intervention maladroite bouleversait tous mes plans.

« Certainement, me disais-je à moi-même au sortir de chez Artix, ce mariage ne se fera pas. Et je n'épouserai pas davantage Louise. Merci bien ! entrer dans cette famille d'aventuriers ! Je partirai ce soir ou demain sans avoir revu personne... »

Pour commencer, j'allai tenir compagnie à M. Sernin qui déjeunait chez lui tristement. Mais je préférai partager son deuil plutôt que d'affronter les dames Villani. Il me parla de son pauvre frère, de son père déjà âgé dont il attendait la venue pour la cérémonie. Lui-mê-

me était lieutenant de chasseurs alpins et tenait garnison à Grenoble. Pourrait-on le transporter avant plusieurs jours ? Sa douleur, sobre, contenue, d'aîné qui s'accuse, me touchait profondément. Parfois il s'arrêtait au milieu d'une phrase, laissait tomber sa fourchette.

— Qu'avez-vous ?

— Je l'entends.

Ce qu'il entendait, je le savais : c'était le cri de son frère en tombant, un cri d'angoisse tel qu'il se fixait dons son souvenir comme un fer dans une plaie, comme un fer empoisonné qui lui gâtait le sang.

— C'est pour demain, m'annonça-t-il. Mon père viendra par Bourg-Saint-Maurice et le Petit Saint-Bernard en automobile. Il vous remerciera mieux que moi.

— De quoi me remerciera-t-il ?

— De nous avoir porté secours.

— Laissez donc.

M. de Thoiry me retint assez longtemps à son tour. Celui-ci qui avait eu la cuisse brisée, faisait déjà des projets de nouvelles excursions. Avec des cartes et des guides il tentait d'avance des escalades. Sitôt guéri, il repartirait : quel enragé ! Puis je reçus la visite du syndic et du guide-chef qui me prièrent de rédiger un pro-

ces-verbal de l'accident. Mon après-midi fut tout entier employé de la sorte, et M. de Thoiry m'avait invité à partager son dîner dans sa chambre. Ainsi j'évitai jusqu'au soir tout conflit.

Partirais-je sans avoir revu ces dames ? Ne resterais-je pas le lendemain pour assister aux obsèques du plus jeune des frères Sernin ? Je ne savais que décider. J'aurais voulu emporter une dernière vision de Louise, de Marie aussi, de toutes les deux ensemble. Pour gagner ma chambre, je devais traverser le petit salon. Là peut-être, là sûrement, on m'attendait, on me guettait. Je frappai avec discrétion. Il était déjà tard pour une station de montagne où l'on se couche de bonne heure : dix heures passées.

— Entrez.

Les dames Villani étaient rassemblées sous la lampe. Elles s'agitèrent en me voyant, mais sans montrer l'empressement de la veille. Marie, habile à immobiliser sur ses traits un sentiment dominant, exprima sans retard la dignité offensée, tandis que Louise se contentait de rougir jusqu'aux oreilles.

— Vous nous avez abandonnées tout le jour, monsieur, me dit de sa voix cordiale Mme Villani, inhabile au ressentiment.

Je m'excusai sur mes visites obligatoires, sur la longue rédaction du procès-verbal qu'on m'avait confiée. Je parlais, je parlais, pour ne pas laisser à mes interlocutrices le loisir de placer un mot. Après quoi, je me confondis en remerciements sur le bon accueil que j'avais reçu et dont je garderais le souvenir, et j'annonçai mon départ fixé au lendemain. Puis je baisai la main de Mme Villani, plongée dans la stupeur, j'échangeai des *shake-hands* avec ces demoiselles dont je dus chercher les mains qui restaient collées au corps, et je disparus dans ma chambre. Marie représentait la fiancée trahie, et Louise avait les yeux embués de larmes : c'étaient les dernières images que j'emporterais.

Je n'avais réellement aucun reproche à m'adresser. Seul, M. Pontamare, dont l'activité égalait l'imagination, avait forgé, sans consulter personne, un roman irréalisable, après avoir, toutefois, pris des renseignements sur mon compte auprès d'Artix. Sans lui, qui sait ? le charme de la cadette m'eût peut-être fixé pour toujours. Je sais des mariages plus extraordinaires.

Pendant que je vérifiais le contenu de mon sac et que j'ouvrais la valise d'Artix pour la préparer et la lui renvoyer, j'entendais dans

le salon voisin des chuchotements pareils aux plaintes des poules qu'on trouble la nuit. Un conciliabule se tenait à mon endroit. Puis on se retira et ce fut le silence. J'avais définitivement reconquis ma liberté et je n'en éprouvais pas une joie bien vive. Tout à coup une main frôla ma porte et une petite voix craintive m'appela :

— Monsieur ? Monsieur ?

Je reconnus la voix de Louise, bien qu'elle fût changée par la peur. Louise ? quelle soudaine audace la poussait ? Mes regrets allaient à elle justement et voici qu'elle m'offrait une dernière occasion de retour.

— Mademoiselle ?

— J'ai oublié... j'ai oublié une robe dans le placard... Alors... vous comprenez...

Elle éclatait de rire. C'était un petit rire qui sonnait comme un grelot fêlé.

— Attendez, lui dis-je à travers la porte. Je vais vous ouvrir.

J'ouvris. Au lieu de la trouver là derrière, je dus m'avancer dans le salon pour la voir. Elle s'était reculée instinctivement dès que j'avais touché le loquet. Je n'osai pas lui offrir d'entrer chez moi, tant elle me parut intimidée et tremblante :

— Vous avez la clé, mademoiselle ? Quelle robe voulez-vous ? Je chercherai. Je chercherai avec le plus grand soin pour ne pas chiffonner vos toilettes.

Elle esquissa un geste de refus. Quelque chose la serrait à la gorge, car elle ne pouvait parler. Elle était toute pâle, avec des yeux effrayés de gazelle. Sa robe rose, un peu décolletée, faisait ressortir sa pâleur.

— Qu'avez-vous, mademoiselle Louise ?

— Rien, rien... Je voudrais vous dire... Ce n'est pas vrai, cette histoire de robe.

Je l'avais bien deviné. Son émotion me gagnait un peu. Que signifiait cette étrange démarche? Avait-elle pressenti mon goût secret ? Un instant j'eus la tentation de lui épargner les difficultés d'un aveu en prenant les devants. Elle était si jolie, fraîche comme une rose nouvelle, tentante. Mais non, je devais me tromper. Elle ne s'offrirait pas ainsi. Alors que voulait-elle me dire ?

— Asseyez-vous, mademoiselle.

— Merci.

Elle s'assit au bord d'une chaise et moi en face d'elle.

— Papa arrive demain... Pourquoi ne l'attendez-vous pas ?

— Je regrette beaucoup, je dois partir.

— Vraiment ? C'est que...

— C'est que ?

— Cela nous fait beaucoup de chagrin.

Malgré moi, je demandai :

— A vous ?

Mon interrogation la secoua comme une décharge électrique.

— Oh ! à moi !... A moi aussi, bien sûr... Nous avions pensé... après ce qui s'était passé à Aoste....

Elle s'arrêta souriant et pleurant à la fois :

— C'est très difficile à dire...

Je m'efforçai de la rassurer. Jamais elle ne m'avait paru plus digne de respect, et la peur qu'elle éprouvait m'inspirait de la pitié.

— Quoi que vous disiez, mademoiselle, je vous assure que je le prendrai en bonne part.

— Oui, n'est-ce pas ? Eh bien... après ce qui s'est passé à Aoste...

— Mais que s'est-il passé à Aoste ?

— Vous le savez bien. Vous avez offert une bague à Marie.

— A vous aussi. Une pierre des Alpes.

— Oh ! à moi, ça ne comptait pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... je suis la cadette. Et puis,

Marie est si belle... Alors, M. Pontamare a dit que c'était une bague de fiançailles.

— Je me souviens, en effet.

— Et vous avez dit oui.

— Je n'ai pas dit oui.

— Si, si. Tout le monde l'a entendu. Marie l'a cru. Encore si vous n'aviez pas été si courageux dans cet accident ! On aurait pu vous oublier. Mais tout le monde vous admirait. Et maintenant vous partez. Et papa va venir.

On me poursuivait sans merci. J'avoue que j'en fus un peu agacé.

— C'est votre sœur qui vous envoie ?

Elle protesta et je ne pus douter de sa franchise.

— Non, ce n'est pas Marie... Tout à l'heure je l'ai vue si triste... Alors, j'ai pensé vous parler.

Elle prenait pour sa sœur une attitude de suppliante. Son corps qui est long, souple et mince, fléchissait avec grâce. Je regardais, attendri, son visage pur, ses yeux clairs, les boucles de ses cheveux. Et, vaincu par ce dévouement, je cédai, mais pas tout à fait selon le sens de son invocation :

— Ecoutez, mademoiselle Louise, je ne partirai pas demain.

— Ah !

— Mais on s'est trompé. Tout le monde s'est trompé. Ce n'est pas à votre sœur Marie que je désire me fiancer.

— Pourtant vous restez. A qui, alors ?

Je plongeai mon regard dans ses yeux comme dans une eau transparente :

— A vous.

Un flot de sang lui couvrit les joues, le cou même et la naissance des épaules que la robe découvrait, et en se retirant comme une vague la laissa toute blanche. Elle s'était levée machinalement et balbutia :

— Moi ?... oh ! moi...

Puis elle essaya de rire :

— Vous vous moquez.

— Non, c'est bien vous, Louise, que je préfère, que...

J'allais prononcer le mot fatal. Soit qu'elle ne voulût pas l'entendre, soit qu'elle n'y crût pas, elle ne m'en laissa pas le temps :

— Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible. Marie est si belle.

— Et vous, Louise ?

Je lui montrai son image dans la glace. Mais elle baissait la tête et ne pouvait se voir.

— Vous ne me parliez que de Marie.

— A elle, je ne parlais que de vous.

— C'est elle que vous recherchiez. Tout le monde l'a remarqué.

— Tout le monde s'est donc trompé. Louise, ne parlons pas d'elle. Ne voulez-vous pas ?

Elle se recula presque avec épouvante, comme on recule devant un crime :

— Non, non ! Elle en mourrait.

Je n'eus qu'à me souvenir de la façon dont Marie consommait le bœuf jardinière ou le petit déjeuner du matin pour écarter toute fâcheuse idée de tragédie.

— Je vous assure qu'on ne meurt pas d'amour.

— Oh ! si, Marie en mourrait. Regardez ses yeux, son désespoir.

Positivement elle les voyait, elle me les montrait. Je m'efforçai de la calmer, de la détourner de cette obsédante affection de sœur, et je voulus m'approcher d'elle :

— Louise, petite Louise...

— Non, non, c'est impossible. Il faut partir. Partez demain.

— Que deviendrai-je sans vous ?

— Vous n'en mourrez pas. Vous l'avez dit.

O logique des femmes ! Marie, seule, avait-elle donc le privilège des amours tragiques ?

— Louise, je partirai, puisque vous ne voulez pas vous fiancer.

Elle fit un pas en avant :

— Ne parlez pas ainsi.

Puis de nouveau elle répéta :

— Non, non ! c'est impossible. Je ne peux pas, je ne veux pas. Oui, cela vaut mieux : partez. Il faut que vous partiez.

Et elle s'enfuit.

VIII

LA FUITE

Je ne pouvais pas la poursuivre. De l'autre côté du petit salon c'était l'appartement de ces dames. Je restai quelques instants à attendre. Il me sembla entendre des murmures, des sanglots étouffés. Puis je regagnai ma chambre. Le dévouement fraternel de cette enfant m'avait pris le cœur : pour combien de temps ? La catastrophe où l'un des Sernin avait trouvé la mort m'avait aussi revêtu d'une auréole qui s'atténuerait, qui s'effacerait. Je devais aux circonstances l'émoi de ces deux jeunes filles. Sans

doute cet émoi serait passager. Oui, mieux valait partir.

Assagi par ces réflexions, je fis la valise d'Artix et lui laissai une lettre en le priant d'acquitter pour moi ma note d'hôtel dont je lui enverrais le montant, et d'excuser mon brusque départ auprès du lieutenant Sernin. Après quoi je me couchai, mais ne dormis guère et me levai avant quatre heures. Mon sac tyrolien sur le dos, je sortis à pas de loup et quittai Courmayeur comme un larron nocturne. La lune caressait de ses rayons blancs les pentes de neige, les glaciers, comme de timides épaules de vierge en sommeil. Après Notre-Dame-de-Guérison, je la vis se désagréger : c'était le jour. La solitude me fut chère. Une fois passés les chalets de la Visaille, je ne rencontrai plus ni habitation, ni berger, pas même un oiseau. La Doire, qui coulait à pleins bords, m'accompagnait de son grand bruit régulier. L'eau, c'est la vie de la montagne. J'adressai un dernier salut à la formidable moraine du glacier de Miage que j'avais gravie, un dernier adieu au Rocher du mont Blanc où mon rôle n'avait pas été inutile, et j'entrai dans l'Allée Blanche. La montagne mystérieuse me reprenait : elle m'a toujours donné ensemble

ce que les femmes divisent le plus souvent, l'exaltation et la paix du cœur...

... Marie-Louise, vous dormiez toutes deux à cette heure, sans doute, après une veillée que j'imagine, pour ma satisfaction, prolongée et douloureuse. Vous aviez subi à votre insu l'excitation que donne la montagne. En quittant Courmayeur, en retrouvant Paris, ses artifices et ses modes, vous oublierez le voyageur qui, du moins, ne vous aura pas dépareillées... A moins que, réveillées, vous n'ayez commencé tout de suite à vous coaliser contre lui.